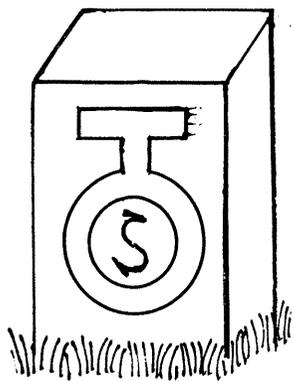


*Lehrer*

# SOUFFLENHEIM

La Cité des Potiers



1978

Aus der Vergangenheit des Töpferstädtchens

# Sommaire

1. La Forêt de Haguenau décrite par un Inspecteur des Forêts	9
2. Les anciennes limites de la Forêt Sainte	15
3. Etude sur les défrichements opérés dans la Forêt Sainte	17
4. Pierres-bornes armoriées de Haguenau et de Soufflenheim	23
5. Les familles juives de Soufflenheim en 1784	27
6. Vente d'une caserne des Troupes Etrangères située à Soufflenheim	29
7. Les bancs reposoirs le long de nos routes	33
8. Histoire brève de la Paroisse de Soufflenheim	35
9. La chapelle Paul MESSNER et la SAINTE-CENE sur le Oelberg	37
10. Notes sur la Ligne Maginot du Secteur Fortifié de Haguenau	39
11. L'Alsace du Nord pendant l'occupation allemande et la libération de Soufflenheim en 1945	43
12. Poteries et objets de bronze des tertres du Donauberg	55
13. La poterie gallo-romaine en Basse-Alsace	59
14. La poterie mérovingienne et carolingienne à Soufflenheim	63
15. Les potiers de terre de Haguenau du XIIIe au XIXe siècle	65
16. Céramiques Populaires Alsaciennes	69
17. Les ateliers de céramique populaire dans le Bas-Rhin	73
18. Trois lièvres, trois oreilles et trois poissons en Alsace	77

## Avant-Propos

*Malgré la précarité des ressources littéraires des Archives communales de SOUFFLENHEIM, détruites par les troupes du Général de MANSFELD, lors de la mise à sac du village en 1622, pendant la Guerre de Trente Ans, ainsi qu'à la suite de la disparition de nombreux documents municipaux pendant la Révolution Française, il a tout de même été possible, après un patient travail d'investigation bibliographique de découvrir de nouveaux textes concernant le passé de notre cité.*

*En ce qui concerne la poterie de SOUFFLENHEIM, à part quelques travaux d'ensemble sur le sujet, comme " La poterie à Soufflenheim et à Betschdorf à travers les âges" de A. ELCHINGER et "Töpferei im Elsass" de L. ROERICH / G. MEINEL, il y a lieu de mentionner les nombreuses études partielles parues au cours des ans. Plusieurs de ces travaux sont rassemblés dans la présente publication, de même que le résultat des dernières recherches archéologiques sur la dite poterie. On y trouvera donc des notes sur les céramiques de l'âge des métaux, de l'époque gallo-romaine, du haut Moyen Age et de la période allant du Moyen Age jusqu'au début du XXe siècle.*

*En outre, en vue d'informer la jeune génération actuelle et les générations futures, nous avons pensé utile d'apporter quelques notes sur la ligne MAGINOT, dont la construction a été pour la population locale un évènement de portée énorme, ainsi qu'un article sur l'évacuation et les années d'occupation de 1939 à 1945, période de difficultés et de souffrances excessives, qu'on ne peut oublier de si tôt.*

*Ce deuxième fascicule sera suivi en 1979 d'un troisième, rédigé uniquement en langue allemande, ceci pour tenir compte de la situation linguistique au moment de la rédaction des textes initiaux, le dialecte alsacien étant en usage depuis le haut Moyen Age jusqu'à l'annexion de l'Alsace à la France en 1648, ainsi que depuis la Guerre de 1870 jusqu'à la fin de la Première Guerre Mondiale, y-compris la courte durée de 1940 à 1945. Cela fait tout de même environ 1200 ans, contre 285 ans d'expression française seulement.*

*Le bilinguisme s'avère donc d'une nécessité évidente et on ne saurait jamais assez recommander à nos jeunes concitoyens l'apprentissage des deux langues, ceci, dès leur plus jeune âge.*

Paul ELCHINGER

# 1. La Forêt de Haguenau décrite par un inspecteur des forêts.

## I. SITUATION GEOGRAPHIQUE

La forêt de Haguenau proprement dite, indivise entre l'Etat et la Ville de Haguenau, occupe, entièrement sur le territoire de la commune de Haguenau, une surface de 13.700 hectares d'un seul tenant et sans enclave. Si l'on ajoute à sa contenance celle des autres forêts qui y touchent, on obtient un massif boisé de 18.700 hectares d'un seul tenant, de 35 km. de longueur est-ouest et de 10 km. de largeur maxima nord-sud.

## II. ORIGINE ET HISTOIRE

Malgré sa grande étendue, la forêt de Haguenau n'apparaît pour la première fois mentionnée dans les documents historiques qu'à la fin du Xe siècle. Ce qu'on peut dire de son histoire avant cette époque est donc assez vague.

Il est cependant à peu près certain qu'à l'époque gallo-romaine le massif forestier ne s'étendait guère, au nord, à l'est et à l'ouest, au-delà de ses limites actuelles : on en a pour preuves la présence d'antiquités celtiques et romaines dans un grand nombre de localités riveraines, ainsi que le passage, à l'est de la forêt, de la grande voie romaine de Strasbourg à Mayence. Au nord, en particulier, la limite paraît avoir été de tout temps constituée sur une dizaine de kilomètres par la rivière de la SAUER. Au sud, au contraire, la forêt occupait une surface beaucoup plus considérable ; elle recouvrait l'emplacement actuel de la ville de Haguenau et allait former jusqu'à environ 6 kilomètres au-delà de ses limites actuelles un massif continu avec les forêts qui subsistent encore dans la région de Gries - Marienthal - Weitbruch - Wintershouse - Schweighouse - Ohlungen ; le massif forestier s'étendait ainsi sur environ 4.000 hectares de plus qu'aujourd'hui. Comme vestiges de ce lointain passé, on rencontre encore aujourd'hui, en certains cantons périmétraux du massif, d'anciennes sépultures gauloises, sous forme de tumuli, où l'on a trouvé, à côté de squelettes, des armes et des bijoux en tous points analogues à ceux découverts dans le reste de la Gaule.

Au VIIe siècle, la forêt de Haguenau servait de résidence à de pieux anachorètes. L'un d'eux Saint ARBOGAST, encore un Gaulois puisqu'il était originaire d'Aquitaine, fut plus tard évêque de Strasbourg et patron du diocèse : un petit monument lui a été élevé en 1862, au centre de la forêt, au pied d'un chêne séculaire qui s'est abattu sous le poids des ans en Novembre 1913 et dont la Ville de Haguenau a fait cimenter dans le sol, au printemps 1918, une tronc vénérable. Rien ne prouve, du reste, que Saint ARBOGAST, ait eu son ermitage dans la région même de la forêt où subsiste le gros chêne qui a conservé son nom, vraisemblablement sans motif réel ; par contre, on sait de façon certaine qu'il

résida en lisière nord de la forêt, dans la région de SURBOURG. Quoi qu'il en soit, c'est à cause de la ceinture de sanctuaires qui s'établit tout autour de la forêt, du Xe au XIe siècle, que la forêt de Haguenau s'appela jusqu'à la fin du Moyen Age la FORET SAINTE.

La fondation de la ville de Haguenau remonte à la première moitié du XIe siècle ; l'origine en est un château-fort construit à cette époque sur une île de la Moder par un comte du Saint-Empire romain germanique. Autour de ce château-fort s'établirent peu à peu des habitations de plus en plus nombreuses, qui devinrent bientôt un hameau, puis un village. Il va de soi que c'était la forêt qui par défrichement fournissait les terrains à bâtir, les bois de construction et de chauffage, et les pâturages nécessaires à l'entretien des troupeaux : ce fut ainsi le point de départ des défrichements qui se sont continués à travers les siècles ultérieurs, dans la partie sud de l'ancienne forêt. Au milieu du XIIe siècle, l'agglomération constituée autour du château-fort fut assez importante pour constituer une ville, à laquelle l'Empereur FREDERIC BARBEROUSSE donna en 1164 une charte de franchise, qui lui accordait en même temps dans la forêt sainte, sans qu'il fut question de paiement de redevance, le droit de prendre suivant ses besoins du bois de chauffage et du bois de construction - à l'exception toutefois du chêne et des hêtres -, de récolter les herbes et de faire pâturer tous les animaux, sauf les moutons. Cette charte de 1164 est la première source authentique des droits de la ville de Haguenau sur la forêt qui, comme auparavant du reste, continuait à demeurer la propriété du pouvoir souverain, autrefois l'empereur romain et le roi franc, à ce moment l'empereur germanique.

La jeune ville libre de Haguenau, devenue place forte importante, prit bientôt un grand développement. Elle tendait de plus en plus, comme beaucoup de villes d'Alsace, à devenir une république indépendante, ayant sa constitution propre, un sénat particulier, et à s'affranchir du pouvoir impérial. Au milieu du XIVe siècle, dix de ces villes libres s'étant groupées, pour leur mutuelle défense contre l'empereur, en une ligue qui s'appela la DECAPOLE, la ville de Haguenau en fut un certain temps la capitale. Le pouvoir impérial, désireux de ménager cette puissance de plus en plus appréciable, concéda à la ville des droits de plus en plus étendus sur la forêt ; de son côté la ville, profitant de toutes les occasions favorables, et notamment de la faiblesse ou de l'indifférence du représentant du pouvoir impérial, se livrait sans relâche à des empiétements progressifs. Cependant aucun droit formel de copropriété forestière n'était encore acquis à la ville lorsqu'en 1648 le traité de Westphalie cèda l'Alsace à la France.

Le conflit plus ou moins latent ouvert depuis quatre siècles entre la ville de Haguenau et le pouvoir souverain au sujet de cette grande forêt ne fit que se ranimer avec l'installation du régime français et l'arrivée du nouveau personnel forestier, appelé à gérer la forêt conformément à la fameuse et récente ordonnance des Eaux-et-Forêts édictée par Colbert. L'application de cette ordonnance entraînait ici l'adoption de modes de traitement et d'exploitation tout différents de ceux en usage jusqu'alors, ainsi que la suppression de toute intervention du Sénat de la ville dans les questions forestières. D'où protestations de la ville de Haguenau, qui en appela au roi, à Paris. Après plus de six mois de discussion, LOUIS XIV trancha définitivement le litige, en 1696, en attribuant à la ville de Haguenau la moitié des produits et des revenus de la forêt, mais déduction

faite des frais et droits de garde, mis à la charge exclusive de cette dernière. Bien que l'arrêt de 1696 ne tranche pas, ni même ne traite explicitement la question de propriété, l'usage a fini par être admis que cet arrêt entraînait en fait co-propriété de la ville de Haguenau sur la forêt, fonds et superficie, par indivision avec l'Etat : cette thèse n'est depuis longtemps plus l'objet d'aucune discussion ; on peut donc dire que c'est à la générosité du roi de FRANCE que la ville de Haguenau est redevable de ses droits sur la forêt qui perdit désormais définitivement son ancien nom de Forêt Sainte pour devenir la Forêt de Haguenau.

Depuis cette époque et jusqu'à nos jours, la surface de la forêt indivise de Haguenau a failli vers la fin du XVIIIe siècle être amputée de 1.500 hectares qu'un spéculateur avait offert d'acheter pour les convertir en terres labourables ; mais la proposition n'eut aucune suite. Durant cette période, il faut signaler seulement 3 modifications sensibles de superficie : en 1700, par la cession en propriété exclusive à la ville d'une surface d'environ 200 hectares, située à la lisière sud et qui constitue aujourd'hui une partie de la forêt communale de Haguenau ; en 1873, puis en 1887, par l'expropriation, dans la partie sud de la forêt, au profit de l'autorité militaire allemande, d'une surface totale d'un peu plus de 950 hectares qui a été en grande partie déboisée pour constituer un polygone de tir d'infanterie et d'artillerie qui est maintenant le Camp d'Oberhoffen. Aujourd'hui comme au temps du Roi-Soleil, l'Etat et la ville de Haguenau se partagent les revenus et les dépenses de toute la forêt, sans qu'il y ait sur le terrain séparation entre une partie à la ville et une partie à l'Etat ; aujourd'hui comme depuis la fin du XVIIe siècle, la ville seule paye les frais de garde.

En somme, depuis le Moyen Age, la forêt n'a pas beaucoup diminué d'étendue. Elle n'a pas beaucoup souffert des invasions germaniques et de leurs contre-coups : les assaillants et les défenseurs de la barrière du Rhin n'avaient en effet aucun intérêt à aborder de front ce massif ; ils se bornaient à le contourner soit à l'est, vers Fort-Louis, soit à l'ouest du côté de Froeschwiller-Reichshoffen, par les défilés qui constituaient des points de passage obligés.

### III. SOL

Au point de vue topographique, la forêt de Haguenau repose sur un sol plat, constituant, à part quelques faibles ondulations, une plaine uniforme d'environ 140 mètres d'altitude, située en moyenne à 20 m. au-dessus du niveau du Rhin. Cette plaine est traversée, de l'ouest à l'est, par cinq ruisseaux venant des Vosges et allant au Rhin (au nord la Sauer, au sud la Moder) et par une douzaine de ruisselets prenant naissance en forêt même ; tous ces cours d'eau sont à écoulement lent, et sont sujets à débordement.

Du point de vue géologique on peut signaler que, dans l'ensemble, le diluvium de la vallée du Rhin domine dans la partie nord du massif, le sable dans la partie sud : d'où sol fertile au nord, médiocre au sud. La végétation forestière témoigne cette différence de constitution du sol : au nord domine et prospère le chêne, au sud règne le pin sylvestre.

Le sous-sol est très uniforme : sur toute l'étendue de la forêt de Haguenau et des terres voisines il est constitué par une puissante couche d'argile bleue,

impermeable, qui se trouve à une profondeur moyenne d'un mètre, parfois cependant à 5 ou 10 mètres, rarement affleurant à la surface même : cette argile, extraite de la forêt en plusieurs carrières, fournit la matière première en un certain nombre de tuileries et surtout aux nombreuses et très anciennes fabriques de poterie et de céramique de la région (Betschdorf, Soufflenheim). A 800 mètres sous cette couche d'argile du sous-sol existe une bande de terrain pétrolifère qui traverse la partie ouest de la forêt, du nord-est au sud-ouest, sur environ 10 km de long et 2 km de large et qui a son origine dans la région de PEHELBRONN.

La faible pente du terrain, la traversée de nombreux cours d'eau et la présence d'une importante couche d'argile en sous-sol concourent à faire de l'ensemble de la forêt de Haguenau, et surtout des bas-fonds, une forêt humide, parfois même marécageuse, avec quelques atténuations toutefois sur certains sables au sud : sur les 60 noms donnés aujourd'hui par la tradition populaire aux diverses parties de la forêt, 12 portent le nom significatif de " lach ", c'est-à-dire flaque ou marais. Cette subordonnance générale des eaux plus ou moins stagnantes est sans doute la principale des raisons auxquelles il faut attribuer le maintien de la forêt au centre d'une région depuis longtemps bien peuplée et au contact de 30 communes riveraines, sur un terrain dont une bonne partie se prêterait parfaitement à la culture agricole. C'est cette humidité, en tous cas, qui, il y a une vingtaine d'années, a épargné à la forêt de Haguenau les atteintes de l'autorité militaire allemande. Celle-ci y avait projeté l'établissement, par voie de déboisement, d'un camp d'instruction de plus d'un millier d'hectares : on y a renoncé après avoir constaté que le sol serait trop humide pour pouvoir être parcouru facilement en tout temps par les troupes de toutes armes, et le camp a été créé en Lorraine, près de Bitche, en grande partie du reste aussi par déboisement.

Cet excès d'humidité a été souvent signalé dans les descriptions anciennes de la forêt ; il a d'ailleurs sensiblement diminué grâce aux travaux faits depuis lors. Dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle, la ville de Haguenau avait fait ouvrir plusieurs kilomètres de fossés d'assainissement et les anciens textes reviennent très fréquemment sur la nécessité de curer les fossés et rivières pour faciliter l'écoulement des eaux dont la stagnation nuit à la végétation forestière. Vers le milieu du siècle dernier, le service forestier français avait créé, après nivellement détaillé, un système complet et rationnel de fossés d'assainissement ; les Allemands les ont souvent négligés et il y a lieu de reprendre ce travail car, s'il peut sembler indifférent, qu'en hiver le forestier ait les pieds dans l'eau et qu'en été il soit la proie des moustiques, ce n'est pas un détail que de laisser végéter médiocrement des surfaces de 20 à 30 hectares entièrement sous l'eau pendant des semaines.

#### IV. CLIMAT

Examinée au point de vue du climat, la forêt de Haguenau présente la particularité de constituer du fait même de sa vaste étendue en plaine, un champ d'expérience tout-à-fait favorable à l'étude de l'influence des forêts sur le régime des pluies. Il suffit de disposer, au centre et à la périphérie du massif, des stations

pluviométriques à examiner comparativement. Les Allemands avaient seulement deux de ces stations ; depuis 1920, l'Institut météorologique d'Alsace et de Lorraine a installé un réseau complet de 6 stations qui permettra d'avoir dans quelques années des renseignements plus précis et très intéressants. On peut déjà noter que l'étude des résultats obtenus pendant la décade 1909-1918 par les Allemands amène à conclure à une majoration de chute d'eau annuelle d'au moins 8% au centre de la forêt par rapport aux terrains hors forêt : c'est une confirmation de résultats analogues obtenus ailleurs, aussi bien en France qu'à l'étranger.

De tous les éléments du climat local, le régime des vents est le plus important pour la forêt. Il peut arriver, en effet, que des coups de vent à allure de cyclones, venant en général du sud-ouest, jettent par terre des quantités considérables de vieux pins sylvestres : ces arbres, dont la cime est localisée à l'extrémité d'une tige dénudée de 25 à 30 m. de long, sont très exposés à être ainsi renversés, surtout dans les endroits humides où leurs racines ne peuvent se fixer profondément dans le sous-sol imperméable et voisin de la surface. En octobre 1870, un coup de vent a ainsi jeté bas un volume de bois près de 10 fois supérieur à celui que donnaient les coupes faites annuellement en forêt.

Le danger des incendies est également en rapport avec le climat : la chaleur de l'été qui est souvent extrême, les rend tous les ans particulièrement redoutables dans les parties de la forêt peuplées de pin sylvestre. En mai 1919, une quarantaine d'hectares ont été la proie des flammes ; en août 1921, 56 hectares ont été anéantis à la suite d'un incendie venant du Camp d'Oberhoffen. Avant la guerre, les mesures préventives se bornaient uniquement au défrichage d'une bande de 1,50 m. de large le long des voies ferrées. Depuis la guerre, on a installé le téléphone dans un certain nombre de maisons forestières afin de hâter l'arrivée des secours et de relier les points les plus exposés au clocher de l'église Saint-Georges à Haguenau, qui constitue le seul observatoire possible dans la plaine environnante et où fonctionne un système d'observation permanent et d'avertissement par sirène en cas de sinistre en forêt. En outre, on est en train de mettre au point d'une part le service d'un camion automobile pour transporter rapidement les pompiers de Haguenau, d'autre part l'emploi de pompes - soit à main, soit sur roues - permettant de combattre le feu par l'eau comme on le pratique depuis un certain temps avec succès dans les forêts des Landes françaises.

## V. ESSENCES

La proportion numérique actuelle des essences constitutives de la forêt de Haguenau est approximativement la suivante :

Pin sylvestre	50 %
Chêne	30 %
Charme	8 %
Hêtre	6 %
Frêne	2 %
Aune	1 %

autres essences, secondaires ou subordonnées, 3 %

Le pin sylvestre est une essence envahissante, qui a gagné beaucoup de terrain depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle ; sa fructification est en effet à peu près annuelle, et on compte tous les 3 ou 4 ans une récolte très abondante de graines. On rencontre des sujets atteignant 200 ans et ayant près de 40 m. de hauteur, avec un diamètre d'un mètre à hauteur d'homme ; en général, on exploite aujourd'hui les vieux pins vers l'âge de 120 ans, âge auquel ils ont généralement, suivant la qualité du sol, de 25 à 35 mètres de hauteur.

Le chêne occupait autrefois une surface beaucoup plus considérable et avait probablement une importance nettement supérieure à celle du pin sylvestre aujourd'hui ; le commencement de sa diminution numérique paraît remonter à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il fructifie beaucoup plus rarement et moins abondamment que le pin sylvestre, soit tout les 7 ans en moyenne. Autrefois, la forêt renfermait des quantités prodigieuses d'arbres gigantesques dépassant 2 mètres et même 2,50 mètres à hauteur d'homme ; le fameux Gros-Chêne, le Chêne de Saint-Arbogast, avait au moment de sa chute un diamètre à hauteur d'homme de 2,40 mètres et probablement plus de 600 ou 700 ans.

*Source : M. NOEL dans Bulletin de l'Association philomatique, 1919-24.*

## 2. Les anciennes limites de la Forêt Sainte

En 994 l'empereur OTHON III céda à la demande de l'impératrice ADELAIDE la cour royale de SCHWEIGHOUSE avec ses dépendances temporelles, la Forêt Sainte et les cours adjacentes, au duc HERRMANN II de Souabe, époux de GERBERGE, nièce de l'impératrice. L'église avec les dîmes actuelles et futures que pouvait produire le même terrain passa à l'abbaye de SELTZ, que la princesse venait de fonder.

Voici la description des limites du diplôme de l'empereur Othon III, conservé aux Archives de Karlsruhe, héritière des documents de Seltz :

“Depuis l'Egilolesphat suivant différents cours d'eau appelés d'un seul nom MATERA jusqu'au WITZENSTEIN et MARHBACH et ensuite par la rive de la SURE jusqu'au COCHENHEIMER BRUEGA “

Cette description sommaire semble de prime abord assez énigmatique, car elle ne contient aucune indication sur l'orientation des différents éléments des limites, et les noms des localités énumérées ne sont plus en usage de nos jours. Cependant le lecteur au courant de la topographie de la forêt de Haguenau identifie sans peine les deux cours d'eau MATERA et SURE qui correspondent aux rivières MODER et SAUER d'aujourd'hui. En 994 la Matera limitait la forêt sainte au sud, la Sure la baignait au nord. L'identification des quatre autres localités n'est pas aussi simple. Des documents originaux s'y rapportant font défaut et les opinions des historiens qui ont traité la question sont loin d'être concordantes. Il n'y a d'accord complet qu'au sujet des deux cours d'eau ; il y a rapprochement d'avis sur le Cochenheimer Bruega et il y a désaccord sur les localités Egilolesphat, Witzenstein et Marhbach.

Nous négligeons l'étude des deux dernières localités et nous intéressons à celles qui ont trait à la limite est de la forêt.

La description des limites de 994 contient le passage : par la rive de la Sure jusqu'au Cochenheimer Bruega ; ce pont enjambait donc la Sure. Cependant le village de COCHENHEIM n'était pas situé sur la Sure, mais à une distance d'environ 800 m. au sud de la rivière, au bord de l'affluent l'EBERBACH. Il s'en suit que le Cochenheimer Bruega ne se trouvait pas à Cochenheim même. A la question où se trouvait-il ? répond un document de 1508 intitulé “ Ordnung und Bezirkung über den Wald genannt Heiliger Forst zu Hagenaw “ où on lit : von dannen die Sur abhin gen Königsbrück bis an die bruckh, do die Sur vor dem Kloster underhin laufft, do hat der Forst ein Endt (le pont devant le couvent de Königsbrück sous lequel coule la Sure, c'est là que la forêt prend fin). Ce pont sans nom en 1508 est le Cochenheimer Bruega de 994, dénommé avant l'existence du couvent d'après le village le plus proche.

L'EGILOLESPHAT ou mieux l'EGILOLFESPHAT, sentier d'Egilolfe, est mentionné en première position dans la description des limites du document de 994.

Un coup d'oeil sur le plan de la Forêt de Haguenau nous apprend, que la description des limites de 994 commence par le sud de la forêt au point de jonction de l'Egilolesphat et de la Matera (ce que par anticipation nous plaçons au pont de la Moder près Kaltenhouse), remonte la vallée de la Matera vers l'ouest jusqu'au confluent du Marhbach, vire vers le nord en longeant le Marhbach,

sautant de là une distance d'environ 10 km à vol d'oiseau pour rejoindre au nord la Sure qu'elle descend jusqu'au Cochenheimer Bruega. Elle laisse une brèche à l'est entre le Cochenheimer Bruega et la Matera. Il ne nous semble pas hasardeux de conclure que l'Egilolesphat comblait cette brèche, c'est-à-dire qu'il formait la limite orientale de la forêt sainte en suivant en gros le tracé de la route de Königsbrück à Soufflenheim, puis à Schirrhein jusqu'au pont sur la Moder à Kaltenhouse. Cette conclusion va à l'encontre des avis des auteurs HANAUER, NESSEL et HUEFFEL, qui mènent l'Egilolesphat à travers la forêt en direction nord-sud et l'identifient avec les Pfadwege mentionnés dans le " Grenzritt-Bericht " de 1544 qui le fait descendre de Schirrhein vers Betschdorf.

L'acte de 994 nous apprend que la paroisse de SCHWEIGHOUSE s'étendait tout d'un tenant du Marhbach à l'ouest jusqu'au Cochenheimer Bruega à l'extrême nord-est. Cette constatation élimine donc l'hypothèse d'un partage du territoire par une limite médiane. En effet, la paroisse ne pouvait pas, à la fois, s'étendre jusqu'au Cochenheimer Bruega et s'arrêter en cours de route à cet hypothétique Egilolesphat. Celui-ci formait bel et bien la limite paroissiale, non en divisant le territoire par le milieu, mais en le contournant par l'est depuis la jonction avec la Matera, au sud, jusqu'au Cochenheimer Bruega au nord-est, englobant ainsi la partie orientale de la forêt, qui selon NESSEL aurait été exclue de la dimerie de Seltz. Le fait que le couvent de Seltz était effectivement décimateur de cette partie de la forêt, est mis en évidence par le fait qu'en 1245 l'abbé de Seltz vendit les droits de dime sur SOUFFLENHEIM à l'abbaye de NEUBOURG.

L'Egilolesphat se dirigeait donc depuis le pont de Kaltenhouse vers le levant en empruntant une ancienne route romaine qui conduisait de Schirrhein et Soufflenheim, à Königsbrück et puis au-delà à Seltz. L'ancienne route romaine de Soufflenheim à Königsbrück, la D 37 de nos jours, détache de la forêt le canton de la DONAU. Il semble peu probable que l'Egilolesphat ait quitté le tracé actuel de la route pour contourner la Donau par la lisière sinueuse en passant par des endroits marécageux. Si toutefois il l'avait fait, il aurait finalement rejoint le Cochenheimer Bruega, limite de la forêt et probablement seul pont sur la Sure à cette époque.

En définitive, les limites, orientale, méridionale et occidentale, furent successivement formées par l'Egilolesphat depuis le Cochenheimer Bruega jusqu'à la Matera, par la Matera jusqu'au Marhbach et finalement par le Marhbach qui fermait le circuit à l'ouest.

Source : E. EYDMANN dans *Etudes Haguenoviennes*, 1961

**REMARQUE** - Le travail de M. E. EYDMANN étant le plus récent et le plus complet, on peut se rallier sans risques à son argumentation, qui veut que la limite " est " est formée par la route qui va du pont de Kaltenhouse à Schirrhein, Soufflenheim, Königsbrück (D 99 et D 37). La thèse d'une limite formée par l'Egilolesphat de Kaltenhouse à Soufflenheim et par le cours de l'Eberbach jusqu'à Kauffenheim, possède également une certaine probabilité. Tout dépend de l'interprétation du mot " underhin " du document de 1508, cité plus haut. Le Cochenheimer Bruega serait alors à situer à Kauffenheim, tout près du Moulin de Forstfeld.

Egilolfe, époux de la reine Théodolinda, mourut en 615, après un règne de 25 ans. Pour quelle raison fut donné au chemin limitant une partie la Forêt Sainte le nom de ce roi lombard nous est inconnu.

### 3. Etude sur les défrichements opérés dans la Forêt ; Sainte des origines au XIII<sup>e</sup> Siècle.

L'étude des défrichements de la Forêt de Haguenau est un des chapitres les plus importants de l'histoire rurale au Moyen Age.

L'immense massif forestier qui barre pour ainsi dire la plaine d'Alsace et recouvre un terrain plat en cuvette et horizontal à 20 m au-dessus du niveau du Rhin, est entouré de régions qui furent toujours peuplées d'une façon très dense aux époques historiques et même préhistoriques. La documentation écrite est relativement abondante et ancienne puisque nous avons la chance de posséder le livre des traditions de Wissembourg dont certaines chartes remontent à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle.

A côté de la documentation écrite et des fouilles, les cartes anciennes et modernes sont d'un grand secours, la carte la plus ancienne étant celle de SPECKLIN de 1576.

La toponymie (étude de l'origine des noms de lieu) viendra aussi à notre secours, noms de villages et noms de lieux-dits en " bruch ", " rod ", " brand ", etc . . .

Nous savons que la Forêt Sainte n'est pas une apparition récente, mais qu'elle est un vestige de la forêt vierge qui recouvrait primitivement la totalité du territoire alsacien. De l'époque néolithique, l'actuelle forêt est vierge de toute trouvaille archéologique ; elle était aussi inhabitée que de nos jours ; les points de peuplement se trouvent sur le pourtour de la forêt.

A l'âge du bronze, l'on assiste à un renversement complet. Le Loess est abandonné au profit des parties basses, en lisière de la forêt. Les vestiges de cette époque, qui se présentent sous la forme de "tumuli", nécropoles ou cimetières des localités alors existantes, se trouvent dans la forêt, parfois sur ses bords. Si les agriculteurs néolithiques s'étaient établis sur les meilleures terres, le loess, les gens de l'âge du bronze ont préféré la forêt qui s'étendait alors jusqu'au bord de la " haute-terrasse " et englobait le finage de localités telles que SOUF-FLENHEIM. Peut-on parler d'un dépeuplement de la région cultivée au profit de la forêt ? Il ne semble pas, car la population néolithique a continué d'habiter sur ses anciennes terres à l'époque du bronze, mais la région du loess, au sud de Haguenau surtout, a perdu de son importance, au profit de la zone forestière. La colonisation de la forêt s'est faite progressivement, et, au milieu de l'âge du bronze, elle était un fait acquis ; ensuite elle a reculé et l'intérieur de la forêt s'est peu à peu dégarni au profit de ses bords et de la plaine.

La colonisation de la forêt à l'âge du bronze s'est-elle produite sous la forme d'un défrichement général ? Il ne le semble pas, pour la simple raison que le sol ne paraît pas pouvoir supporter d'autre exploitation que la forêt. Le sol de la forêt est constitué d'un revêtement soit sableux, soit argileux, peu cultivable, même à l'heure actuelle. Du point de vue géologique, il s'agit tantôt d'alluvions anciennes, tantôt d'un pliocène formé de sables et de galets, ou encore d'alluvions récentes, le long de la Moder et de la Sauer. Vers le Rhin la forêt s'arrête à

la limite entre les alluvions récentes et les alluvions anciennes sur une ligne allant de SCHIRRHAIN à SOUFFLENHEIM.

Les populations qui, à l'âge du bronze, vivent de la forêt et dans la forêt, ne sont pas des chasseurs, puisque les fouilles faites dans les nécropoles n'ont presque pas fait apparaître d'armes ; il s'agit de pasteurs et d'éleveurs. Les troupeaux étaient surtout composés de porcs, car les habitations sont groupées en petits hameaux, éloignés les uns des autres et situés à proximité de l'eau.

Quelles sont les raisons de cette révolution ? Tout d'abord les modifications de climat. A l'époque néolithique l'Alsace était soumise à un climat de type atlantique qui rendait la forêt très humide et y favorisait une végétation exubérante permettant difficilement à l'homme d'y pénétrer. A l'âge du bronze le climat devient de plus en plus sec et chaud, ce qui amène une baisse générale du niveau des eaux. L'agriculture, dans la zone du loess devient de plus en plus pénible et de moins en moins rentable. Par contre la forêt s'assèche, se clairseme et devient habitable. A la fin de l'âge du bronze, c'est-à-dire 1000 ans après, le climat atlantique s'installe de nouveau ; l'agriculture renaît sur le loess en même temps que cesse la colonisation dans la forêt. Ce passage du loess à la forêt, vers la fin du néolithique, peut avoir été facilité par l'arrivée de peuplades venant du Neckar ou de la région du Main et qui ont apporté avec elles un genre de vie moins sédentaire et ont colonisé les forêts que la sécheresse du climat rendaient habitables. Leur exemple influença certainement les populations néolithiques et favorisa leur acclimatation. Ainsi se développèrent les localités immédiatement sur la bordure de la forêt et dont la situation permettait de pratiquer l'élevage à la fois dans cette forêt, et dans le Ried, devenu plus sec ; ainsi se créèrent les agglomérations à la périphérie et au centre de la forêt.

La période gallo-romaine ne vit pas de grands changements et avec l'arrivée des Germains l'habitat se groupe, mouvement qui deviendra encore plus sensible à partir du XII<sup>e</sup> siècle.

Pour quelle raison la forêt s'est-elle maintenue dans certaines régions et non dans d'autres, les conditions physiques et climatiques étant les mêmes, on peut affirmer que c'est pour des raisons d'ordre essentiellement pédologique (l'étude des caractères physiques, chimiques et biologiques des sols). Si le sol s'était prêté à la culture, nul doute que la forêt aurait disparu depuis longtemps sous la cognée des défricheurs venus des régions intensément peuplées qui l'entourent.

C'est un fait bien connu, du moins dans nos régions, les défrichements, bien que s'étant poursuivis des origines jusque, dans certains cas, à l'époque contemporaine, ont connu des périodes d'activité intense et des reculs. A l'époque carolingienne et surtout lors du règne de Charlemagne et de ses successeurs immédiats il y eut un premier développement du monachisme, instrument par excellence de la mise en culture des terroirs vierges ; cette activité se manifesta par la fondation du monastère de SURBOURG (VI<sup>e</sup> siècle) ; avec la décadence carolingienne et les invasions des Hongrois de 817 à 925, c'est le recul. A la fin du XI<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècles les défricheurs se remettent au travail et c'est la fondation des monastères de SAINTE-WALBOURG (fondé en 1104-1105), DAHN (1245), BIBLISHEIM (début du XII<sup>e</sup> siècle), SELTZ (991), MARIENTHAL (XIII<sup>e</sup> siècle), sans compter l'activité des seigneurs laïques et celle des simples particuliers.

Le XIIe et le XIIIe siècle virent une grosse poussée démographique qui se manifesta non seulement par la conquête de terroirs nouveaux, mais aussi par l'apparition des villes. Toutefois le zèle des défricheurs se ralentira bientôt, les communes entourant la forêt de Haguenau et les monastères tenant à garder des espaces boisés. De toute façon, à partir du XIIIe siècle, il semble qu'ici, comme ailleurs, le mouvement de défrichement se soit ralenti. Cependant si nous en croyons la carte de SPECKEL, de 1576, une partie de la région allant de Seltz à Rohrwiller, en passant par Forstfeld, Rountzenheim et Sessenheim, a été défrichée postérieurement à cette date, ainsi que le secteur de Schirrhein. SOUF-FLENHEIM et SCHIRRHEIN y apparaissent comme des enclaves et même des clairières, alors que ce n'est plus le cas maintenant.

Un coup d'oeil jeté sur les cartes actuelles nous permet de constater l'existence d'un gros noyau qui représente le plus clair du massif forestier. Ce noyau va d'ouest en est, du cours de la Moder, entre Ueberach et Schweighouse à la région de Niedermodern, et du nord au sud, de la Sauer au secteur Schirrhein-Schirrhoffen. Tout autour de ce noyau existent des massifs isolés qui firent partie autrefois de la forêt : en partant de l'est, des bois entre Seltz et le Rhin et jusqu'à Schaffhouse ; ensuite plus rien ; c'est la limite du loess, terres déjà défrichées à l'époque néolithique et qui sont à exclure de la forêt médiévale ; à l'ouest, nous constatons l'existence d'un petit secteur près de Griesbach. Au sud de la Moder, nous tombons sur les bois situés au nord des villages de Dauendorf et d'Uhlwiller, puis, entre Schweighouse et Gries, sur un petit massif au nord d'Oberhoffen.

Mais la carte comporte d'autres renseignements. Si nous examinons maintenant non plus les bois eux-mêmes, mais la ligne de bordure du grand massif forestier, nous constatons qu'elle affecte en maints endroits un tracé sinueux, dessinant parfois de véritables cuvettes. Or les rentrées correspondent bien souvent à des localités et les cuvettes comportent toujours la présence d'un village. Il y a des défrichements de bordure à Hatten, Rittershoffen, Ober- et Niederbetschdorf, Rountzenheim, Auenheim, Leutenheim et Forstfeld. Il y a des cuvettes à Haguenau, Kaltenhouse, Marienthal, Oberhoffen, ainsi qu'à Schirrhein-Schirrhoffen, à SOUF-FLENHEIM et Kauffenheim, et Kesseldorf.

La forme même de ces villages permettait-elle de donner une réponse positive ? C'est un fait connu que les villages dont les terroirs sont issus d'un défrichement ou villages de clairière sont, au Moyen Age, bâtis tout en longueur sur une axe de communication. Les anciens villages, au contraire, ceux qui remontent à l'époque néolithique, affectent une forme ramassée. Mais il est une troisième catégorie de villages qui, autour d'un noyau ramassé, lancent des ramifications le long d'un ou plusieurs axes de communication. Il s'agit d'anciens villages qui ont connu une nouvelle poussée de défrichements.

Certains noms de villages évoquent des défrichements peut-être médiévaux (Niederrödern, Weitbruch "röden" et "bruch"). En outre, les noms en "dorf", "hausen", "bach" et "weiler" seraient des témoignages de défrichements anciens et si certains noms en "weiler" sont d'origine gallo-romaine, les toponymes en "ingen", "heim", "mar", "hoffen", "stetten" sont antérieurs au VIIIe siècle ; sont plus tardifs ceux de "weiler", "dorf" et "hausen", et encore plus récents, ceux en "bach", "bronn", "feld", "thal", "hart".

Est-il possible de serrer de plus près la réalité, c'est-à-dire de dater et de chiffrer ces défrichements dont nous avons pu constater l'existence ? Nous appellerons à notre aide l'histoire, la statistique, la géographie administrative et les cartes.

Les documents nous donnent la date d'entrée du village dans l'histoire. Cette date n'a qu'une valeur approximative, car la localité peut très bien avoir existé antérieurement ; mais pour beaucoup de localités, elle peut être instructive, surtout si le nom, la forme et la situation géographique confirment la date d'entrée. Si la localité est déjà signalée au VIIIe et IXe siècles, il s'agit de défrichements de l'époque carolingienne ou même antérieurs. Si, au contraire, elle n'apparaît qu'au XIIe siècle ou postérieurement, et si d'autres indications complètent la première, les défrichements ayant marqué son apparition appartiennent à la deuxième campagne. Il peut arriver aussi qu'un village se soit développé peu à peu et que les défrichements se soient poursuivis tout au long des siècles passés, avec des hauts et des bas.

La statistique du "Reichsland" (livre administratif allemand), de la fin du XIXe siècle, nous donne pour chaque village la superficie totale du ban, celle en terres cultivées et celle en forêts.

#### RESULTATS :

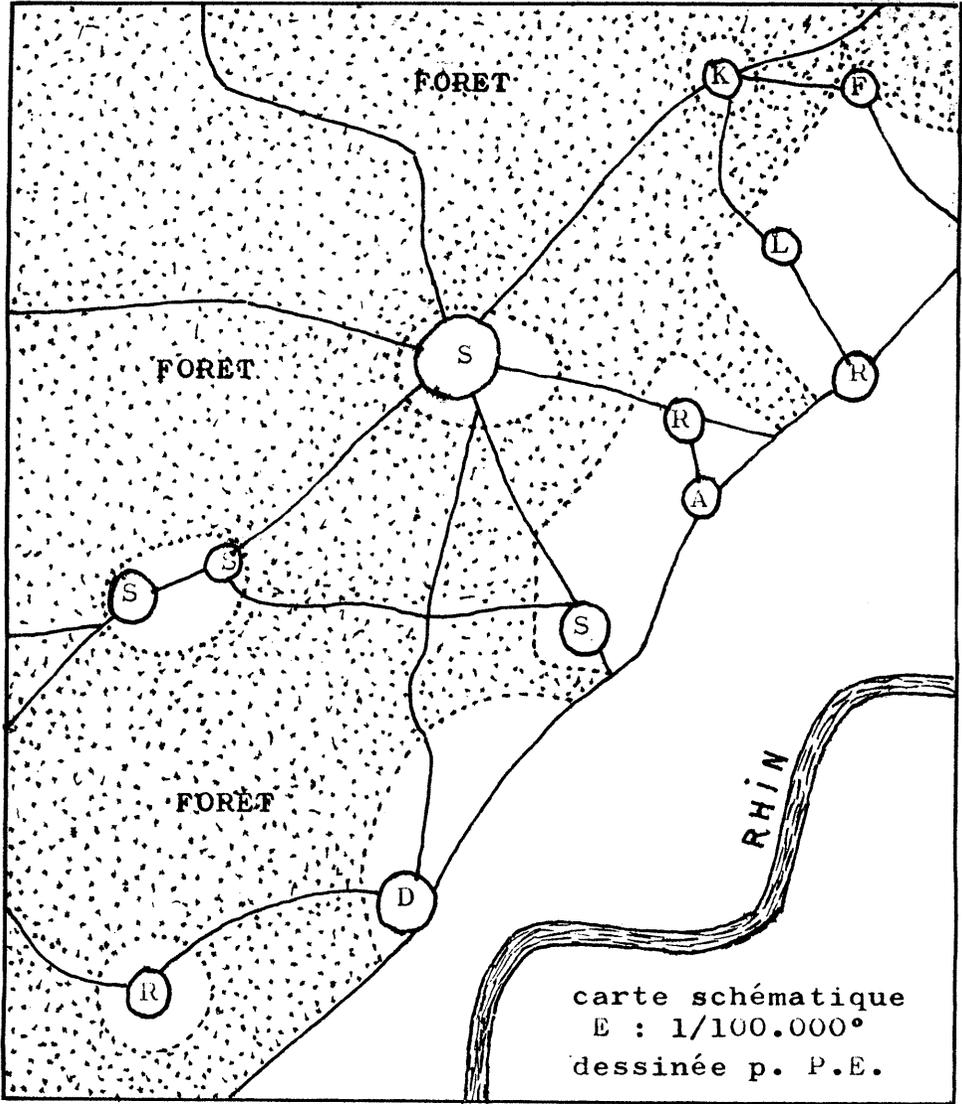
Superficie totale du territoire envisagé :	62.352 ha
Superficie actuelle du massif forestier :	25.117 ha
Défrichements depuis les origines :	37.235 ha
Sur ce total peuvent être considérés comme étant le travail des Néolithiques :	10.000 ha
Surface défrichée postérieurement :	27.235 ha
Défrichements à partir du XVIe siècle, environ :	5.000 ha
Reste donc une surface que nous pouvons attribuer au travail des défricheurs médiévaux :	22.000 ha

Comme défrichements des XIe au XIIIe siècles nous pouvons considérer ceux opérés sous la direction des monastères fondés vers cette époque dans la forêt ou à proximité : Sainte-Walbourg, Dahn, Biblisheim, Neubourg, donc surtout au nord-ouest ; ces défrichements portent sur le territoire de treize communes ; nous pouvons y ajouter toute la région de Haguenau et certains secteurs aux alentours de Seltz, soit environ 8.000 ha.

Le reste, soit 14.000 ha, se partage entre les défrichements carolingiens et ceux du XIe au XVIIe siècle. En se fondant sur la date d'entrée des villages dans l'histoire, peuvent être des défrichements anciens : Auenheim, Beinheim, Drusenheim, Forstfeld, Kauffenheim, Leutenheim-Königsbrück, Rohrwiler, Rountzenheim, Sessenheim-Dengolsheim. Les défrichements plus récents seraient donc : Bischwiller, Dalhunden, Fort-Louis, Neuhausel, Oberhoffen, Roeschwoog, Roppenheim, Schirrhein-Schirrhoffen, Stattmatten, Soufflenheim.

Source : DUBLED H. dans *Etudes Haguenoviennes*, 1961

CARTE DE SPECKLIN - 1576



A AUENHEIM  
D DRUSENHEIM  
F FORSTFELD  
K KOENIGSBRUECK  
L LEUTENHEIM  
R ROHRWILLER

R ROESCHWOOG  
R ROUNTZENHEIM  
SS SCHIRRHEIN-SCHIRRHOFFEN  
S SESSENHEIM  
S SOUFFLENHEIM

## 4. Pierres-bornes armoirées aux environs de Haguenau et de Soufflenheim.

Parmi les pierres-bornes qui jalonnent les limites du territoire communal de la Ville de Haguenau, nous distinguons trois catégories :

- 1) les pierres-bornes sans signes distinctifs ;
- 2) les pierres-bornes marquées sur les deux faces opposées qui regardent les territoires contigus, par des lettres majuscules, initiales des noms des communes délimitées, et par des numéros d'ordre ;
- 3) les pierres-bornes armoirées ; celles-ci sont ornées sur une, deux ou même trois faces, de figures, d'emblèmes héraldiques et souvent d'un millésime ; aussi trouve-t-on des lettres majuscules et des numéros d'ordre.

Les ornements et millésimes confèrent à ces bornes leur valeur archéologique et les classent parmi les monuments historiques, bien modestes certes, et souvent méconnus, mais néanmoins témoins du riche passé historique de notre région.

Elles ont la même forme et les mêmes dimensions que les bornes non armoirées et ressemblent aux bornes kilométriques plantées sur nos routes. Ce sont des prismes à section rectangulaire ou carrée, exécutés en grès des Vosges, de 60 à 90 cm de hauteur, 25 à 40 cm de largeur et d'épaisseur, avec des surfaces taillées et lisses ; les plus anciennes bornes ont un aspect plus fruste.

### DE L'ORIGINE DES PIERRES-BORNES

A. *ANTIQUITE* La coutume d'aborder frontières et limites au moyen de pierres est fort ancienne ; elle remonte à l'antiquité. Les Romains plantaient des pierres aux frontières des provinces et des cités, ainsi qu'aux limites de domaines privés.

B. *MOYEN AGE* Sur l'emploi de pierres-bornes pendant les premiers siècles post-romains, nous ne possédons pas de renseignements, ce qui a priori ne veut pas dire que la coutume avait été abandonnée. Les quelques rares bornes médiévales identifiées et conservées, ainsi que les données documentaires relatives à ce sujet sont cependant postérieures à l'an mille.

C. *TEMPS MODERNES* Les plus anciennes bornes armoirées sont du milieu du XVe siècle. Treize bornes de 1446 sont signalées à Pierrevillers (Moselle). Dans le Bas-Rhin aucune borne armoirée ou datée du XVe siècle n'est mentionnée jusqu'à ce jour dans la bibliographie respective. Aux XVIe et XVIIe siècles les bornes armoirées deviennent plus nombreuses ; mais ce sont celles du XVIIIe siècle qui dominent dans toutes les régions où elles ont été repérées, décrites et inventoriées.

Vers le milieu du XVe siècle fut adopté l'usage de faire sculpter sur les bornes des emblèmes héraldiques destinés à faire reconnaître le propriétaire des territoires abornés. A cette époque étaient propriétaires terriens, en premier lieu, les

souverains, les suzerains, les seigneurs et leurs vassaux, tous les nobles et possesseurs d'un blason.

Rappelons brièvement que la science du blason date de l'époque des croisades. A la fin du XII<sup>e</sup> siècle, on établit des chartes et répertoires destinés à fixer l'authenticité des armoiries et chaque blason de famille devint propriété régulière et transmissible. Après les nobles, ce furent les villes, les municipalités, les provinces, les communautés (ordres et chapitres) qui eurent leurs armoiries.

Les bornes armoriées ne portent généralement pas l'ensemble des signes, devises, ornements intérieurs et extérieurs qui composent les armoiries, mais seulement la pièce principale, l'écusson chargé des armes des propriétaires.

Dans les environs de Haguenau nous trouvons sur les bornes : la fleur de lys du roi de France ; l'aigle bicéphale de l'empire germanique ; les trois chevrons superposés des comtes de Hanau-Lichtenberg ; la rose de la ville de Haguenau ; un fer à cheval, signe de certains villages ruraux tels que Niederschäffolsheim, Weitbruch, Gries, Bischwiller ; un hameçon de loup signe du village de Batzendorf ; une crosse abbatiale combinée avec les armes des Cisterciens, écusson avec bande échiquetée, pour Königsbrück et Neubourg ; les armes de l'ordre des Jésuites ; une coquille St-Jacques pour l'Hospice des Pèlerins de l'Hôpital de Haguenau.

Les figures héraldiques sont souvent taillées sans grande dextérité de ciseau ; quelques bornes portent des figures artistiquement sculptées.

#### *A LA RECHERCHE DE BORNES ARMORIEES*

Les plus anciens renseignements précis sur l'abornement de la Forêt sont fournis par un document intitulé : "Ordnung und Bezirkung über den Wald genannt der Heilige Forst zu Hagenaw, Anno 1508". Ce document signale une soixantaine de bornes, mais ne mentionne ni armoiries ni millésimes.

Aux limites extérieures du territoire de Haguenau nous relevons en gros quatre catégories de bornes armoriées.

1) Une rangée de 30 bornes est posée le long du Kibelweg, chemin qui prend son départ à la route de Soufflenheim, se dirige vers l'ouest de la lisière sud de la Forêt jusqu'à la route de Bitche. Les bornes portent sur le côté de la Forêt la fleur de lys dans un écusson creux, le millésime 1784 et la lettre H ; sur le côté des champs de Haguenau une rose, un H et un N<sup>o</sup> d'ordre.

2) Une dizaine de bornes de 1786 ne portant, outre le millésime, que la rose, sont posées aux limites des parcelles de la forêt communale autres que le Burgbann, par exemple près de la ferme Streit à gauche du chemin montant de la vallée de la Moder et rejoignant la route de Schirrhein, ou au bord de la parcelle forestière à gauche de la route vers Soufflenheim, ou à la lisière du Frauenwäldel vers les prés.

3) Aux confins des différentes parties du Burgbann, par exemple sur la gauche de la route vers Kaltenhouse ou sur la droite de la route vers Soufflenheim, on trouve de belles bornes avec des roses dans des écussons, mais sans millésimes.

4) Une série de 9 bornes mérite une mention spéciale. Nous les avons appelées

bornes royales. Elles sont plantées sur la droite de la route de Surbourg, entre le carrefour de Berrwiller et le pont sur le Halbmühlbach. Elles ont une forme inaccoutumée. Sur un fût tronconique d'environ 50 cm de haut repose un chapeau qui fait saillie sur trois côtés. La face avant, qui regarde la route, est chargée d'une fleur de lys, la face opposée, le dos étant fruste. Elles furent plantées pour fixer d'une façon évidente la limite du droit de pacage de la ville.

Nous revenons aux bornes maîtresses de notre exposé.

La première est la borne du Klostergraben. Elle est posée dans le coin de la parcelle 3 du bois de Königsbrück (canton Klosterberg, à l'est de la route Soufflenheim-Königsbrück) qui touche par ses deux côtés aux parcelles 215 et 12 de la Forêt de Haguenau. Sur la face vers le bois de Königsbrück, elle porte les armes de l'ancienne abbaye cistercienne du même nom : écusson allemand taillé en relief avec listel ; bande échiquetée sur fond granité, en pal la crosse abbatiale dont la tête recourbée est artistiquement sculptée. En-dessous de l'écusson la lettre L et le chiffre 12. Sur les deux faces vers la Forêt de Haguenau, de magnifiques fleurs de lys, taillées en relief, sans écussons. La borne de 82 cm de haut est endommagée au sommet, un important fragment est disloqué et le sommet de la borne fut arrondi, ce qui provoqua la disparition partielle des lettres K et B taillées dans la borne à gauche et à droite de la tête de la crosse.

Deux bornes semblables se trouvent dans cette région. L'une dans la parcelle 4 au bord du Klostergraben, en bas du talus de la route vers Königsbrück ; l'autre de l'autre côté du Klostergraben, dans la parcelle 218, canton Untererzlach.

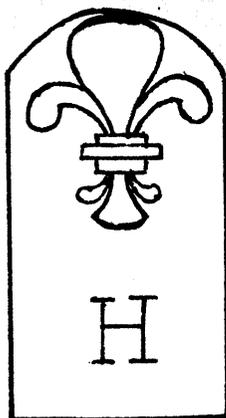
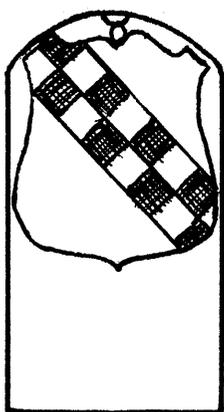
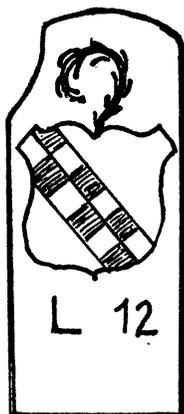
La "vedette" est la borne du bois d'Ohlungen. Elle se dresse sur la ligne de séparation des bois d'Ohlungen et d'Uhlwiller, à gauche de la route de Schweighouse à Neubourg. Ohlungen était Reichsdorf relevant du baillage de Haguenau ; Uhlwiller appartenait à l'abbaye de Neubourg. Cet état de propriété explique la présence sur cette borne des armes du Saint Empire romain germanique et de l'abbaye de Neubourg.

Côté Neubourg : écusson allemand écartelé. En haut à gauche, bande échiquetée des Cisterciens, en bas à droite, un portail maçonné surmonté de deux tours crénelées avec meurtrières ; en barre dans les deux autres quartiers, la crosse abbatiale.

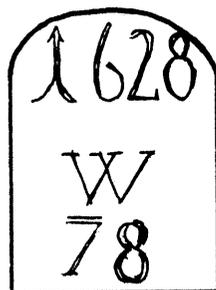
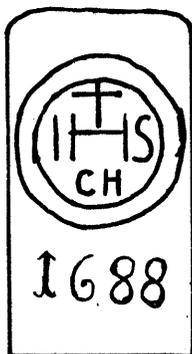
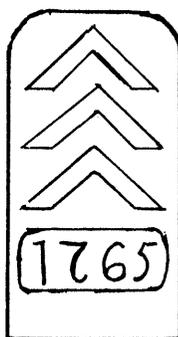
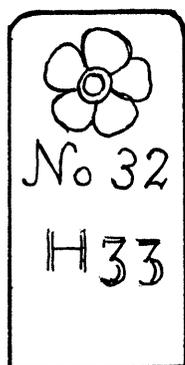
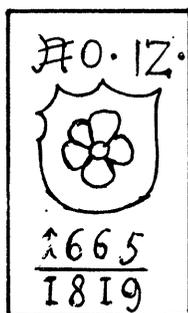
Côté de l'Empire : dans l'écusson allemand, artistiquement sculpté l'aigle bi-céphale, des deux têtes coiffées d'une auréole. Cette borne est la plus belle, la plus artistiquement sculptée et la mieux conservée de toutes les bornes mentionnées.

Un auteur allemand, Theodor KNAPP, communique ce qui suit : La coutume de marquer les limites par des pierres n'est pas d'origine germanique mais empruntée aux Romains. La première mention de pierre bornale semble remonter à l'an 1024. La plus ancienne borne, provenant de la région de Wiesbaden et conservée au Musée de cette ville, est de 1360 avec inscription sur le but de la pose. La plus ancienne, encore à sa place primitive, porte le millésime 1462. On constate une analogie, quasi totale, avec les faits rencontrés dans nos régions.

Source : E. EYDMANN dans *Etudes Haguenoviennes*, 1961.



*Pierres-bornes du KLOSTERWALD*



*Pierres-bornes aux environs de HAGUENAU*

1. Ville de Haguenau
2. Fleur de lys
3. Rose de Haguenau

4. Hanau-Lichtenberg
5. Marienthal
6. Walbourg

## 5. Les familles juives de Soufflenheim en 1784

Les Juifs d'Alsace se trouvaient dans une position très précaire quand, vers la fin de l'année 1476, les Confédérés suisses passèrent par notre pays pour se rendre en France.

Sur leur parcours dans le Haut-Rhin, ils pillèrent les Juifs de Mulhouse, Colmar, Kaysersberg ; ils tuèrent même quelques-uns.

En 1477, à leur retour de Nancy, les mêmes Confédérés saccagèrent une partie du Bas-Rhin. Les Juifs furent de nouveau le point de mire principal de cette horde de sauvages. Les plus maltraités furent ceux de Sélestat.

Aussi, de peur, d'un côté, d'être encore tourmentées par les Suisses, à cause des Juifs ; d'un autre, profitant de cette excuse pour se débarrasser de ces derniers, Ammerschwihl, Rosheim, Obernai, Sélestat, Colmar, Mulhouse et Kaysersberg ne permirent plus aux Juifs de revenir dans leurs murs.

Ceux-ci se réfugièrent, en attendant, dans quelques villages du diocèse de Strasbourg ; une bonne partie alla à Châtenois et à Scherwiller.

Les principaux villages qui leur avaient donné asile étaient : Riedseltz, Soultz-sous-Forêts, Surbourg, Hatten, Bühl, Betschdorf, Eschbach, Sessenheim, SOUFFLENHEIM, Rountzenheim, Herrlisheim, Schweighouse, Wittersheim, Batzendorf, Brumath, Wingersheim, Waldenheim, Ettendorf, Bouxwiller, etc . . . , soit dans la préfecture de Haguenau, soit dans le Comté de Hanau, soit sur les terres de la noblesse de la Basse-Alsace.

Plus tard, la réunion de l'Alsace à la France en 1648 n'eut pas pour effet spontané de mettre tout ce pays sous la souveraineté pleine et entière de LOUIS XIV. Les villes principales, autrefois indépendantes, les seigneurs immédiats de l'empire et beaucoup d'autres gardèrent leurs vieilles prérogatives. Les Juifs perdirent le plus à ce changement, car ils durent contenter et le roi et les villes et les seigneurs.

On trouve alors des Juifs dans les endroits suivants : Bouxwiller, Träenheim, Westhoffen, Balbronn, Offendorf, Herrlisheim, Ingwiller, Hatten Bühl, Pfaffenhoffen, etc . . .

La baronnie de Fleckenstein avait aussi permis à quelques Juifs de s'établir à Soultz, Trimbach., Riedseltz, Oberbronn, Niederbronn, Gundershoffen, Mertzwiller, Uhrwiller, Lembach.

Enfin Wissembourg et Lauterbourg avaient également eu pitié d'eux et avaient à leur tour, repris quelques-uns de ceux dont ces villes avaient persécuté les ancêtres, et le long du Rhin, des Israélites s'étaient encore établis à Sessenheim, Rountzenheim et SOUFFLENHEIM.

En récapitulant tous les Juifs qui, en 1689, étaient répandus sur le territoire d'Alsace, nous les trouvons au nombre de 587 familles.

Lors du dénombrement de l'année 1784 vivaient à SOUFFLENHEIM quatre familles comprenant 19 personnes. Ils faisaient le commerce des chevaux, qu'ils amenèrent sur le marché à chevaux de Haguenau ; il existe encore aujourd'hui la Rue des Juifs sur le "Brunnenberg" et le Chemin des Juifs à travers la forêt en direction de Haguenau, jusqu'à la maison forestière de l'Eberbach.

A SCHIRRHOFFEN, village voisin, vivaient à cette même époque 27 familles avec 127 personnes. Il y avait à cet endroit un temple et un cimetière juifs. Mais aucun des Juifs de Soufflenheim n'est inhumé à ce cimetière, qui fut créé vers le milieu du XIXe siècle et dont la dernière inhumation date de 1949.

DENOMBREMENT GENERAL DES JUIFS D'ALSACE, qui sont tolérés en la Province d'Alsace, en exécution des Lettres-Patentes de Sa Majesté LOUIS XVI, en forme de Règlement, du 10 juillet 1784.

COMMUNE DE SOUFFLENHEIM N° 142 (Etat du 4 décembre 1784) :

1° Famille	Chef, Femme, Fils, Fille, Valet,	LEYSER BEYLEN  KOSCHEL	Schmulen Salomon Jacob Zerlen Nathan
2° Famille	Chef, Femme, Fille, Fille, Fille, Fille,	FEISEL CROENNEL	Hälff Joseph Hündel Reitz Blümel Rächel
3° Famille	Chef, Femme,	LEYSER SCHIELLEN	Schmulen Maria
4° Famille	Chef, Femme, Fils, Fils, Fils, Fille,	SIMON KAYEN	Salomon Baruch Salomon Baruch Hirtzel Sara

Les familles citées ci-dessus n'existaient plus en 1807, probablement qu'elles avaient quitté notre commune pendant la Révolution française.

Ce recensement général des Juifs d'Alsace, donna comme résultat 3.910 familles avec 19.624 âmes.

## 6. Vente d'une caserne des Troupes Etrangères à Soufflenheim en 1820

Depuis des siècles, les rois de France ont fait appel, soit pour leur sauvegarde personnelle, soit pour accroître la force de leurs armées, à des mercenaires. Les mercenaires les plus réputés étaient les Allemands - les lansquenets - et aussi les Suisses.

A la veille de la Révolution, une partie des Suisses servent dans la Maison du Roi. En outre, onze régiments d'infanterie sont uniquement recrutés en Suisse. En 1789, les Allemands servaient en France dans huit régiments d'infanterie : ceux d'Alsace, de Salm-Salm, de la Marck, du Royal-Suédois, du Royal-Hesse-Darmstadt, de Nassau, de Bouillon et du Royal-Deux-Ponts.

Le Royal-Allemand, régiment de cavalerie, ne comprenait presque uniquement que des Français. Il était stationné à SOUFFLENHEIM.

### *LES ORIGINES DE LA LEGION ETRANGERE*

C'est sous la Première République, en 1792, qu'on employa la première fois l'expression de "LEGION ETRANGERE". A cette date un décret décide l'organisation d'une "Légion étrangère franche" dans laquelle ne seront admis que des étrangers. Cette mesure entraînera la création d'une foule de formations portant les noms les plus variés comme les plus surprenants. Puis renouant avec l'ancienne tradition, la France prendra des Suisses à sa solde, et bientôt après, des Polonais.

NAPOLEON Ier incorpora directement dans son armée des Hollandais, des Belges, des Italiens et des Allemands dont le territoire avait été annexé par l'Empire Français. Mais, outre ces Français de fraîche date, l'armée de Napoléon comprit des régiments étrangers : des régiments suisses, une légion Hanovrienne, une légion de la Vistule - composée de Polonais -, un bataillon de chasseurs grecs, des régiments d'infanterie croate, des chasseurs illyriens, une légion portugaise, etc . . .

A la chute de l'Empire, la plupart de ces régiments étrangers disparurent.

En 1832 la LEGION débuta en Algérie et s'établit à SiDI-BEL-ABBES en 1836.

Comme le casernement de SOUFFLENHEIM ne servait plus il fut vendu aux enchères, dont l'Affiche de vente est reproduite ci-après.

*ANCIEN CASERNEMENT DES TROUPES ETRANGERES A SOUFFLENHEIM  
VENTE D'UNE CASERNE DE CAVALERIE ET D'UN AUTRE BATIMENT,  
RENFERMANT LES CORPS-DE-GARDE, LA FORGE ET LE LOGEMENT DU  
CASERNIER, DE LA BARRIERE D'ENCEINTE AVEC DEUX MANEGES  
DECOUVERTS ET UN PONTCEAU A L'ENTREE DE LA COUR DES CASERNES ;  
ENFIN TROIS Puits, LE TOUT SITUE A SOUFFLENHEIM, A COTE DE SON  
CHEMIN VERS KOENIGSBRUECK.*

Le Préfet du Département du Bas-Rhin prévient le public que, le 11 Septembre 1820, à 9 heures du matin, il sera procédé, au local ordinaire de la Mairie de SOUFFLENHEIM, en présence de M. le Maire nommé Commissaire à cet effet, et de l'agent des Ponts et Chaussées, à la vente au plus offrant et dernier enchérisseur, du premier corps de caserne avec sa cuisine, situé à gauche du chemin de SOUFFLENHEIM vers KOENIGSBRUCK, du corps du bâtiment renfermant le corps-de-garde, la forge et le logement du casernier, de la barrière d'enceinte avec deux manèges, le pontceau à l'entrée et de quatre puits.

#### DETAIL DES DIVERS BATIMENTS

1 <sup>o</sup> Lot :	La 1 <sup>ère</sup> caserne à gauche en sortant de Soufflenheim ; Longueur totale du bâtiment 104 m. Largeur totale 12 m. Montant total de l'estimation du 1er lot :	13.231,35
2 <sup>o</sup> Lot :	Caserne numéro 2, celle vers Königsbrück ; Mêmes dimensions que le lot numéro 1 Montant total de l'estimation du 2e lot :	15.101,35
3 <sup>o</sup> Lot :	Bâtiment au fond de la cour, renfermant le corps-de-garde, la forge et le logement du casernier avec une petite latrine ; Longueur totale du bâtiment 30 m. Largeur totale 7 m. Montant total de l'estimation du 3e lot :	1.851,60
4 <sup>o</sup> Lot :	Barrière d'enceinte avec porte mobile, 2 manèges et le pontceau à l'entrée de la cour ; Montant total de l'estimation du 4e lot :	704,10
5 <sup>o</sup> Lot :	4 puits de 1 m 30 de diamètre et 5 m 50 de profondeur ; Montant total de l'estimation du 5e lot :	390,00

L'Adjudication sera faite par lots ; la démolition des bâtiments, l'enlèvement des matériaux et des décombres devront être effectués dans le délai d'un mois après le versement des deniers, et le terrain rendu uni sans trous ni bosses.

Le prix le plus bas parmi les offres servira de base à la mise à prix.

L'adjudicataire paiera comptant les frais d'adjudication, de timbre et d'enregistrement à raison de 5 centimes par franc du prix d'adjudication.

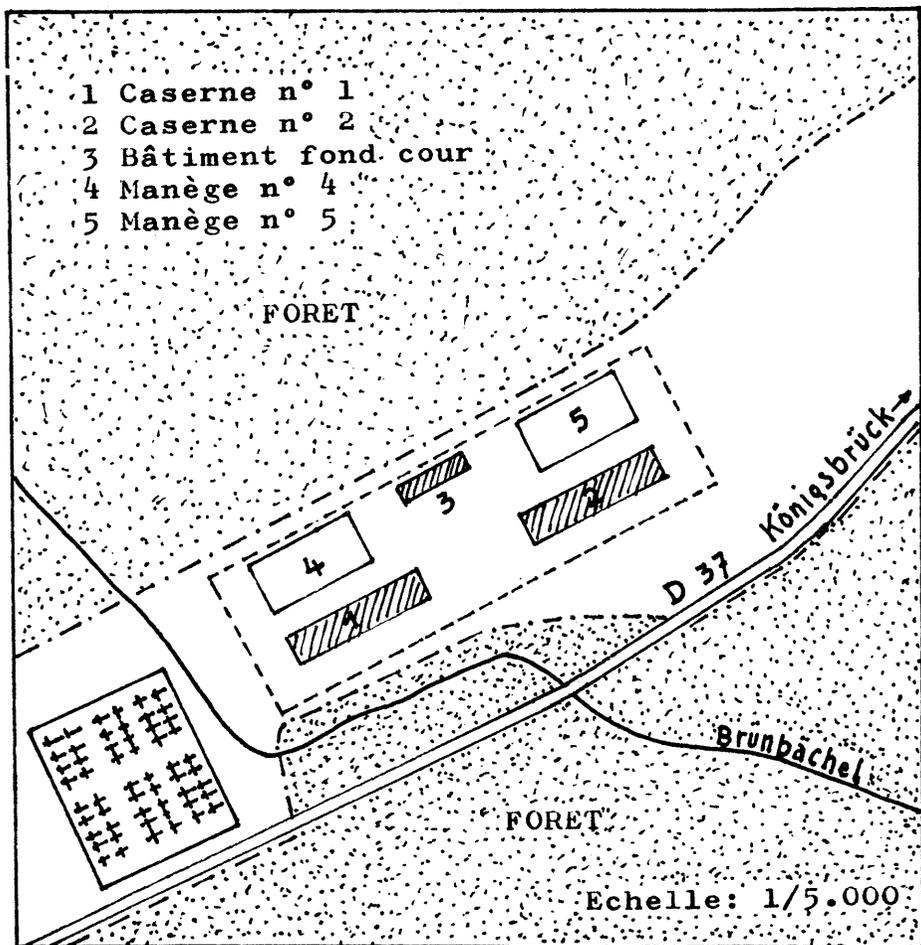
Le paiement du prix de l'adjudication aura lieu comptant dans la caisse qui sera indiquée à l'adjudicataire. Il ne pourra être fait aucune démolition ou enlèvement avant la production de la quittance de versement des deniers.

STRASBOURG, le 24 juillet 1820

Le Maître des requêtes, Préfet

signé : Le Vicomte DECAZES

Imprimerie de F. G. LEVRAULT, imprimeur du Roi et de la Préfecture



Plan de situation de l'ancien casernement des troupes étrangères à Soufflenheim

Dessiné par P. ELCHINGER

## 7. Les bancs reposoirs le long de nos routes

Le long de nos routes départementales, et souvent dans les sites les plus jolis, les promeneurs et passants qui se prennent encore le temps de voir, se surprennent parfois à admirer ou s'interroger sur ces étranges "constructions" que sont les bancs reposoirs. Grès rose tendre rappelant une épopée, celle d'un empire éphémère ; celle aussi d'une naissance heureuse. Ces pierres étaient menacées depuis près de 50 ans de destruction, de disparition. Les appels au sauvetage n'ont jamais manqué, mais toujours sans résultat.

Pour donner à la naissance du Roi de Rome (fils de NAPOLEON 1er) une ferveur toute populaire, le Préfet LEZAY-MARNESIA expose en 1811 aux communes bas-rhinoises son souhait de voir commémorer cet évènement par la pierre. De demi-lieue en demi-lieue surgissent alors ces typiques constructions à "deux étages" qui permettaient aux robustes paysannes portant alors sur la tête de lourdes charges de déposer celles-ci sur la traverse supérieure et de se reposer sur le banc proprement dit. La reprise de la charge était ensuite un jeu d'enfant ! Pour les torrides journées d'été, les communes avaient en même temps planté, de part et d'autre des bancs, de grands platanes, des marronniers ou des tilleuls.

Voici le texte original du Préfet LEZAY-MARNESIA aux Maires du Bas-Rhin :

"La solennité du 2 juin (date du baptême du Roi de Rome) doit être marquée non seulement par l'allégresse universelle, mais encore par des monuments qui en éternisent le souvenir et jusqu'à la plus modeste commune peut élever le sien. L'un de ceux que je veux généraliser dans le département est celui des reposoirs placés de distance en distance, le long des routes et chemins communaux, pour la facilité des voyageurs et des cultivateurs qui portent des fardeaux.

Je vous invite à prendre vos mesures pour que d'une demi-lieue en une demi-lieue un reposoir en pierre soit établi d'ici aux fêtes qui seront célébrées pour la naissance du Roi de Rome. Il conviendra d'y joindre un banc partout où les ressources communales le permettront ; derrière ces bancs seront plantés 4 à 5 arbres pour former des ombrages. Je verrai de même volontiers établir des fontaines et des abreuvoirs, si la chose est possible sur les points des routes et chemins éloignés des habitations.

Il faut qu'un jour chacun dise en se reposant sous ces ombrages ou en se rafraichissant à ces fontaines : Nous les devons au Roi de Rome ! Je vous invite à vous occuper au reçu de la présente de cet objet et d'en transmettre, certifié par vous, l'état de la dépense faite pour que le paiement puisse en être ordonné par moi sur les caisses communales."

Comme ils étaient ingénieux cependant ces bancs édifiés en grès rouge et pourvus de deux montants verticaux, qui supportaient à la fois la pierre du siège et un linteau supérieur, le tout rudement taillé, mais robuste et durable !

Il faut savoir, pour comprendre les raisons de cet agencement qu'à cette époque les routes étaient fréquentées par un nombre de piétons qu'elles ne connaissent plus guère aujourd'hui. Parmi ces "passants" ou ces "voyageurs" dont s'inquiète le Préfet du Bas-Rhin, il y avait notamment des femmes qui portaient sur la tête, suivant la mode d'Alsace, de lourds paniers remplis de leurs achats ou des produits de la culture qu'elles allaient vendre aux marchés des villes. Un coussinet rond, du nom de "Kopfkissel" rendait moins pénibles pour la tête des porteuses les aspérités de l'osier, mais le panier, avec son chargement, se maniait difficilement et c'était un gros effort à faire quand il s'agissait soit de le hisser sur son coussinet, soit de le déposer à terre.

En 1854 allait naître une autre génération de nos bancs. Le plan est identique aux bancs du Roi de Rome, mais ici l'on retrouve presque toujours, taillée dans la pierre, la date de "naissance" du monument: 1854, année postérieure au mariage de NAPOLEON III avec Eugénie-Marie de Montijo Guzman. L'initiative venait cette fois du Préfet WEST demandant d'ailleurs au département de prendre ces frais à sa charge.

L'administration allemande n'attacha évidemment aucun intérêt à ce témoignage "français" et finalement en 1910 elle recommandait même de s'abstenir à engager des frais pour la restauration de ces monuments.

Aux abords de SOUFFLENHEIM il ne subsiste plus qu'un seul banc Napoléon, ceci sur la route D 37, allant de Soufflenheim à Schirrhein, à 300 m environ de distance des dernières maisons de la commune.

Un autre banc existait encore après la guerre de 1914-18 dans le coin formé par les routes D 737, allant à Sessenheim et D 138, allant à Drusenheim, dans l'ombre d'un immense platane. Il se trouvait à côté d'un beau crucifix aujourd'hui en céramique. Ce crucifix était avant sa destruction en grès rose et la restauration date des années après la guerre de 1939-45. Banc et platane ont été abattus après la première guerre mondiale.

Aux environs proches de SOUFFLENHEIM on peut citer les bancs suivants :

1. l'un sur la route N.P. 68, entre Auenheim et Röschwoog
2. l'autre sur la route N.P. 68, entre Röschwoog et Roppenheim
3. un troisième se trouvait dans le coin de la rencontre des routes N 419, de Auenheim à Röschwoog et la N.P. 68, de Rountzenheim à Röschwoog. Il a été détruit pendant la guerre de 1939-45 et n'a plus été reconstruit. Par contre le grand tilleul qui l'abritait existe encore.

## 8. Histoire brève de la paroisse de Soufflenheim jusqu'au début du siècle

Les origines de la Paroisse de SOUFFLENHEIM remontent au XIIe siècle. Avant 1340 on mentionne déjà un certain LUDOVICUS comme curé en titre à l'église de SUVELNHEIM. En 1350 ARNOLDUS est Viceplebanus à SUFELNHEIM. En 1454, il y avait à SUFLENHEIM un rectorat, un primissariat (messe matinale) et une chapelle dédiée à ST-WENDELIN. En 1492, Diebolt RITTER est chapelain attiré de l'autel dédié à ST-WENDELIN à SOUFFLENHEIM.

La Réforme n'eut aucune prise à SOUFFLENHEIM. En effet, le vendredi après la fête de St-Thomas en 1524, le gouverneur (Unterlandvogt) Johann JAKOB, Baron de Meursberg et de Belfort, ordonna à tous les maires (Schultheissen) des 41 villages impériaux (Reichsdörfer) dépendant du canton rural de HAGUENAU, de ne tolérer aucun novateur, ceci conformément à l'Edit de Worms qui avait mis LUTHER au ban de l'empire. Les maires contrevenants seraient faits prisonniers et emmenés à Haguenau. En 1662 les biens paroissiaux comprenaient 22 acres (Acker).

L'abbesse Richarde SCHOEFFLER de SOUFFLENHEIM, 50e abbesse du couvent de KOENIGSBRUECK, entre 1723 - 1743, fit reconstruire l'église abbatiale entre 1728 et 1732. L'architecte chargé de ce travail s'appelait Peter THUMB, connu par ses belles constructions d'églises baroques.

De 1721 à 1752, Johann Nikolaus VELTEN est curé de SUFFLENHEIM. Ignatz LEMPFRID (1784-1817) contresigna avec l'Evêque de Strasbourg et le prédicateur de la Cathédrale de Strasbourg Bernardin SAGLIO, une note de protestation, qui s'élevait contre la vente des biens de l'église pendant la Révolution.

De 1817 à 1837 Franz Xaver THANNBERGER, dont la tombe se trouve encore aujourd'hui devant notre église, desservit la paroisse. Pendant son ministère fut entrepris la construction de l'église actuelle.

De 1837 à 1859 Ludwig CAZEAUX la desservit. Pendant son ministère, l'église fut dotée de deux nouvelles cloches. Le bourdon pesant 2.008 livres et la petite cloche 1.136 livres. Le 2 février 1859 Ludwig CAZEAUX décéda à Strasbourg. Son corps fut ramené à Soufflenheim où il fut inhumé auprès de sa mère, comme il en avait exprimé le désir. Sa tombe ainsi que celle de sa mère sont les seules encore restantes sur l'ancien cimetière du OELBERG.

Les titulaires qui succédèrent furent les suivants:

UHLERICH Antoine	1859 - 1871
GSELL Théodore	1872 - 1890
WEISS Joseph	1891 - 1908
LUTZ André	1909 - 1918

KLEIN Joseph	1919 - 1931 (Représentation de Jeanne d'Arc)
FRIEDERICH Jean	1932 - 1942 (Renouvellement des orgues)
PABST	1943 - 1944 (Titulaire par intérim)
BURGER Eugène	1945 - 1972 (Reconstruction de l'église démolie pendant la guerre)
BOELL Martin	curé doyen actuel (Construction Foyer paroissial, Rénovation de l'église).

INSCRIPTION COMPOSEE PAR LE CURE CAZEAUX ET COULEE EN RELIEF SUR LE BOURDON :

*In Freudenton und Jubelklang  
Ruf ich zu Gottes Lobgesang.  
Wenn man das Kind zur Taufe bringt,  
Wenn mit dem Tod der Kranke ringt,  
Wenn freudig sich die Braut vermählt,  
Dies alles, treu, mein Schall erzählt.  
Fangen Brünste an zu schimmern,  
Hört ihr mich vom Turme wimmern.  
Und trifft euch einst des Todespfeil,  
Folgt euch ans Grab mein Trauergeheil.*

TRADUCTION :

*Avec des harmonies d'allégresse et un timbre joyeux  
J'appelle à la louange de Dieu.  
Quand, pour l'enfant, on demande le baptême,  
Quand, avec la mort lutte le malade blême,  
Quand la fiancée se marie, le coeur en joie,  
Tout cela, fidèlement, relate ma voix.  
Quand l'incendie jette ses premières lueurs,  
Vous entendez, du clocher sortir mes pleurs.  
Et si un jour la flèche de la mort vous atteint,  
Jusqu'à la tombe vous suivront mes lamentations sans fin.*

## 9. La chapelle Paul MESSNER et la Sainte Cène du Oelberg

Comme déjà signalé dans un précédent article Paul MESSNER, appelé communément le "Docteur Paule", originaire de notre ville, est l'un des artistes les plus renommés de la localité.

Il a, en effet, modelé les quatorze stations du Chemin de la Croix qui ornent l'enceinte du nouveau cimetière. Il ne les a pas seulement modelées en une argile provenant du sol local, mais aussi projetées et cuites lui-même dans un des nombreux fours de potier existant à cette époque. En plus, il a projeté et construit de ses propres mains l'actuelle chapelle aux morts, qui est adossée au mur du fond du dit cimetière.

Cette chapelle d'un aspect très pittoresque est un petit chef d'oeuvre architectural, orné intérieurement et extérieurement d'une cinquantaine de bas-reliefs en terre cuite, du genre italien ancien, représentant soit des anges et angelots, des saints, les quatre évangélistes et autres motifs.

Mais ce qui est le plus remarquable ce sont les peintures, exécutées par lui, toutes de style "naïf" à la manière des peintures du douanier ROUSSEAU, ayant comme sujet la mort et la résurrection du Christ.

Malheureusement leur état de conservation laisse à désirer et une restauration est absolument nécessaire. Il serait regrettable si on laissait tomber en ruines une oeuvre pieuse d'un citoyen de notre commune, connu de son vivant bien au-delà des frontières de la localité, qui a fait tant de bien à ses semblables et dont l'oeuvre dénote d'un vrai sens artistique.

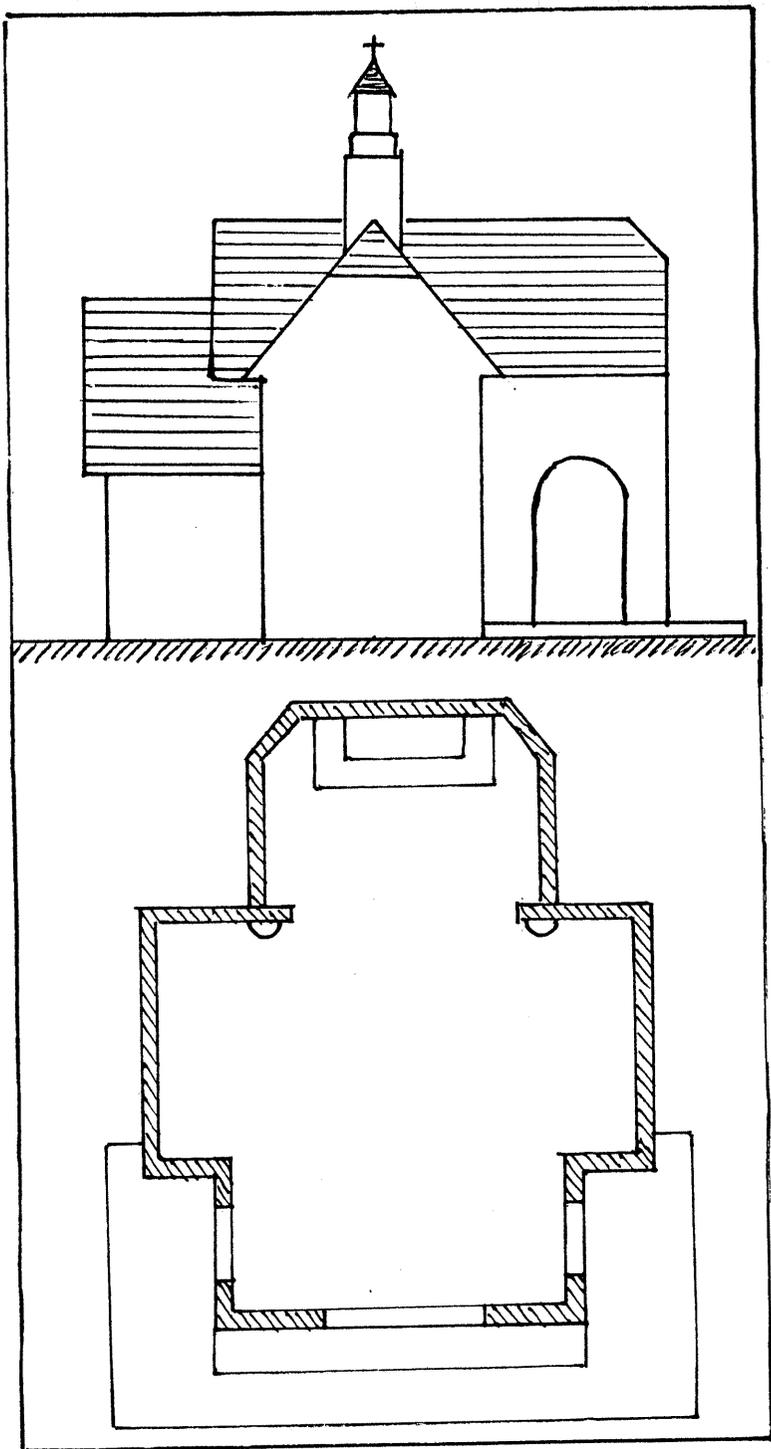
Une partie des peintures a été refaite dans les années immédiatement après la première guerre mondiale par le maître-peintre Charles GEYER père, mais elles aussi nécessitent à être refaites, ceci par suite des intempéries et des dommages de la guerre de 1944-45.

Un autre artiste originaire de SOUFFLENHEIM, est le céramiste Léon ELCHINGER, né en 1871 et décédé en 1942.

C'est lui qui a fait progresser la poterie d'art locale et qui est renommé pour ses nombreuses oeuvres, entre autres la façade en céramique émaillée de l'École des BEAUX-ARTS de Strasbourg et le Chemin de Croix monumental du Mont SAINTE-ODILE.

Sur l'ancien cimetière de SOUFFLENHEIM, appelé "OELBERG", se trouve le monument de la SAINTE CENE, exécuté en grandeur nature d'après le tableau de Léonard de Vinci, modelé en collaboration avec Charles BURGER, maître-modelleur.

Ce monument, élevé dans les années 1930, demande aussi à être restauré à la suite de dommages subis pendant la dernière guerre mondiale.



La chapelle PAUL MESSNER  
au cimetière de SOUFFLENHEIM

## 10. Notes sur la ligne Maginot du secteur fortifié de Haguenau

La LIGNE MAGINOT a fait couler beaucoup d'encre.

Avant 1939, la Presse n'a pu donner qu'une idée très imparfaite, car elle ne pouvait publier que des détails sans importance, en raison du secret qui entourait tout ce qui touchait cette formidable organisation.

Voici ce que nous relate à ce sujet dans son livre "COMBATS DANS LA LIGNE MAGINOT" le Lt. Colonel de Réserve R. RODOLPHE :

Sa mission dévolue dès l'origine était celle d'une tranchée momentanée de première ligne, agissant dans le cas d'une invasion brusquée en temps de paix. C'était un bouclier de première urgence qui devait donner le temps à nos éléments de couverture de se rassembler et à notre concentration de s'accomplir, si l'adversaire jetait sur nous, un beau matin, ses divisions blindées.

La mobilisation terminée, nos armées rassemblées dans la zone de combat, l'effet de surprise passé, la Ligne reprenait un rôle moins essentiel en s'intégrant dans la ligne de bataille.

Elle avait, certes, une solidité considérable, mais demandait à être complétée par un renforcement d'artillerie, de chars et d'infanterie.

L'ennemi et les milieux compétents savaient bien qu'elle présentait des faiblesses. Elle ne couvrait, en effet, qu'une partie de nos frontières et elle manquait de la profondeur. La partie solide de la Ligne se terminait vers MONT-MEDY, en liaison, pensait-on, lorsqu'elle fut conçue, avec la ligne fortifiée qu'édifiait la BELGIQUE, alors alliée. Or, celle-ci n'avait ni la force, ni les moyens d'équiper et de tenir solidement toute sa frontière du côté de l'Allemagne.

Quand la Belgique revint plus tard au principe de la neutralité, nous n'avions plus le temps de fortifier sérieusement notre frontière jusqu'à la mer.

Il n'est pas question de rouvrir ici le débat sur les causes de ces faiblesses que l'on peut attribuer surtout au manque d'argent. Telle qu'elle était, elle représentait néanmoins un obstacle extrêmement sérieux et HITLER renonça à la faire aborder de front par son armée, même dotée des puissants moyens dont disposait la Wehrmacht en 1940.

Ce n'est que lorsque la défaite des Armées françaises fut consommée en rase campagne, en Belgique et dans le nord de la France, que le Groupe d'Armées von LOEB reçut l'ordre de réaliser une trouée. Le secteur d'attaque choisi par l'ennemi fut le Secteur défensif de la Sarre. Il présentait le double avantage de permettre une exploitation fructueuse en enveloppant les tronçons voisins de la trouée et évitait d'aborder la défense insurmontable des gros Ouvrages. Dans ce secteur, la Ligne ne comportait, en effet, que des casemates d'assez faible importance. La défense était basée sur un système d'inondations rendu peu

efficace du fait de la réduction des plans d'eau due à la sécheresse. Beaucoup de travaux défensifs importants, retardés par l'hiver rigoureux, n'étaient pas achevés.

Commencée le 14 juin 1940, l'attaque ennemie n'obtint ce jour-là que des résultats minimes en enlevant nos faibles points d'appui situés en avant de la ligne des casemates qui, elles, résistèrent facilement. Reprise le lendemain, l'attaque aurait encore été repoussée si notre Haut-Commandement n'avait pas ordonné, dans la nuit, le repli des éléments du 20<sup>e</sup> C.A. qui défendaient les intervalles. Restées seules, sans aucun appui d'artillerie, attaquées de toutes parts, les casemates résistèrent vaillamment jusqu'à l'épuisement de leurs munitions.

Malgré les conditions très défavorables pour la défense, et la disproportion des moyens mis en oeuvre de part et d'autre, les pertes ennemies furent sévères. Les récits allemands publiés en 1940 font ressortir nettement la belle tenue et l'efficacité de notre défense.

Le franchissement du Rhin, tenté simultanément, réussit du fait que les casemates défendant la rive ouest étaient, elles aussi, abandonnées à elles-mêmes et sans moyens d'artillerie, mais l'attaque déclenchée sur le saillant nord-est du Secteur Fortifié de HAGUENAU, échoua grâce aux tirs des canons des Ouvrages et à la présence de quelques faibles effectifs dans les intervalles.

Ni les attaques massives et si impressionnantes des Stukas pilonnant casemates et Ouvrages, ni le tir brutal des canons de tous calibres pulvérisant les réseaux, ni la stupéfiante précision des canons de Pak et Flak faisant sauter les créneaux, ni les lance-flammes ne purent faire cesser prématurément le combat aux équipages qui luttèrent désespérément. Nulle part l'ennemi ne put renouveler avec succès les attaques-éclair qui lui avaient livré certains forts belges, très modernes, en quelques heures. Le Pays assommé par la défaite, n'a pas su ce qui s'était passé sur la Ligne en juin 1940.

## QU'ETAIT DONC LA LIGNE MAGINOT ?

Les explications succinctes qui vont suivre doivent permettre à tous de s'en faire une idée.

En septembre 1939, lors de la déclaration de la guerre, la Ligne est constituée de la manière suivante :

Comme dans toute fortification classique, nous trouvons d'abord un obstacle. Cet obstacle est double, car il doit arrêter les chars et l'infanterie.

Contre les chars, on a implanté un réseau de rails de 4 ou 6 rangs. Les rails longs de 3 mètres sont enfoncés dans le sol de manière à dépasser irrégulièrement de 60 cm. à 1 m. 30 environ. Ces rails sont garnis de barbelés.

Contre l'infanterie, en plus de l'obstacle rails-barbelés et séparé par quelques mètres, on a établi un réseau de fils de fer de 6 mètres de large, dans lequel on a placé des mines antichars.

L'obstacle est défendu, en flanquement, par des canons anti-chars et des mitrailleuses jumelées abritées dans des casemates. Ces armes tirent en avant et en arrière des réseaux. Leur champ de tir est de 50 grades.

Suivant l'importance des régions à protéger ou la configuration du terrain, la ligne des casemates est renforcée, tous les 5 à 8 km. environ, par des organisations plus fortes armées d'artillerie et appelées "OUVRAGES".

Entre les casemates et les Ouvrages et pour assurer à la défense continuité, profondeur et mobilité sont disposées des troupes appelées troupes d'intervalles. Ces troupes prêtent aux Ouvrages fortifiés l'appui de leurs feux d'infanterie et surtout ceux de leur artillerie qui doit battre tous les objectifs en avant de la Ligne et défendre les parties du terrain en angle mort pour les armes sous béton.

Elles sont indispensables pour assurer une défense active qui seule est efficace. En plus de la protection des arrières des Ouvrages, elles doivent mener les contre-attaques pour rejeter l'ennemi des points où il aurait réussi à prendre pied après avoir franchi l'obstacle principal.

Les troupes d'intervalle et celles occupant casemates et Ouvrages sont placées sous les ordres d'un général qui commande une portion plus ou moins étendue de la Ligne appelée Secteur fortifié. Le Secteur est divisé en Sous-Secteurs tenus chacun par un régiment d'infanterie de forteresse à deux ou trois bataillons. Plusieurs Secteurs forment une Région fortifiée.

Dans le cadre qui nous intéresse, nous avons :

La Région fortifiée de la Lauter (R.F.L.)

Le Secteur fortifié de Haguenau (S.F.H.)

Les Sous-secteurs de l'ouest à l'est :

- de PEHELBRONN, tenu par le 22e R.I.F.
- de HOFFEN, tenu par le 79e R.I.F.
- de SOUFFLENHEIM, tenu par le 23e R.I.F.
- de SESSENHEIM, tenu par le 68e R.I.F.
- de HERRLISHEIM, tenu par le 70e R.I.F.

Le 156e Régiment d'Artillerie de position et le 69e Régiment d'Artillerie mobile de forteresse ajoutent leurs canons à ceux des Ouvrages du HOCHWALD et de SCHOENENBOURG.

Voyons comment sont disposés, sur le terrain les éléments constituant la Ligne.

En avant de la Ligne des casemates et des Ouvrages, aux abords mêmes de la frontière, on a construit des "Maisons fortes" occupées en permanence par des Gardes mobiles et dont la mission consiste à donner l'alerte en cas d'attaque brusque et à ralentir cette attaque en faisant sauter les ponts et les carrefours importants pouvant être utilisés par l'ennemi.

A 2 ou 3 km. en arrière de ces "Maisons fortes", on trouve des blocs bétonnés plus importants armés de canons de 47 ou de 65 de marine et de mitrailleuses. Ces blocs couvrent de leurs feux les routes principales qui mènent vers la

Ligne. Leur résistance doit donner aux garnisons de sûreté logées dans les camps le temps d'aller occuper les Ouvrages et casemates si l'attaque ennemie se produit, comme on le craignait en 1939, sans déclaration de guerre préalable. Des barrières anti-chars ferment les routes à hauteur des réseaux de rails sur la position de résistance.

En arrière de la ligne principale constituée par les casemates et les Ouvrages il existait peu de chose : quelques "blockhaus" légers pour mitrailleuses et canons de 25 ; quelques vieux 65 de marine placés dans des fosses, mais protégés seulement de la pluie ; enfin quelques gros abris bétonnés permettant d'abriter une centaine d'hommes.

La Ligne manquait de profondeur.

Pourquoi ? Nous le répétons : question d'argent.

Il en fallait beaucoup pour exproprier et construire les lignes de défense successives, étudiées avec soin et qui ne purent être entreprises qu'à la déclaration de la guerre. C'était trop tard si l'ennemi nous avait attaqués avant l'hiver. C'était trop tard aussi pour l'attaque de mai, car la plupart des casemates, construites difficilement durant l'hiver 1939-40, n'avaient encore ni leurs créneaux ni leurs portes blindées, ni leur armement à cette époque.

Neuf mois avaient été insuffisants à nos fabrications pour fournir ces matériels indispensables.

Pourtant, telle qu'elle était réalisée en mai, dans la région de HAGUENAU, la Ligne comprenait quatre positions fortifiées successives sur une profondeur d'environ 20 km. Tenue par des effectifs suffisants, elle aurait pu offrir une très longue résistance.

*REMARQUE.* - Pendant les années précédant la guerre de 1939 la localité de Soufflenheim a pu profiter à plusieurs titres de la construction de la Ligne MAGINOT.

*En effet, la marche des affaires s'étant sérieusement ralentie dans les années 1930, le chômage parmi la population était important. Grâce à ces travaux des centaines d'ouvriers de toutes qualifications trouvèrent du travail, ainsi que les artisans, les entreprises de travaux publics et les gravières des alentours. Qui ne se rappelle pas des noms de DRACHENBRONN, PFAFFENSCHLICK, SCHOENENBOURG et d'autres, où les plus importants ouvrages du Secteur fortifié de Haguenau furent construits ?*

*Quant à l'arrêt de la Ligne à SEDAN - MONTMEDY, j'ai pu constater moi-même, lors de notre envoi en renfort en BELGIQUE, au mois de mai 1940, la fin des ouvrages bétonnés et le commencement d'une ligne de défense qui ne comprenait qu'un fossé anti-chars, doublé de rails, de blocs en béton et de barbelés.*

*Ce n'est donc pas étonnant que la Ligne n'a pu jouer en plein le rôle qui lui était dévolu initialement, ceci contre un adversaire hautement mécanisé et à qui l'essence ne manquait pas non plus, comme on l'avait supposé d'abord.*

## 11. L'Alsace du Nord pendant l'occupation allemande et la libération de Soufflenheim en 1945

Après la mobilisation et l'évacuation en septembre 1939, SOUFFLENHEIM et tout le nord de l'Alsace ressemblaient à un soi-disant "Niemandland". Les habitants après avoir abandonné leurs biens trouvèrent refuge dans le LIMOUSIN et dans le PERIGORD.

Voici quelques images sur la situation des régions évacuées, rapportées par Mr. G.R. CLEMENT, Directeur de la BANQUE DE FRANCE à Strasbourg, qui a pu rester en Alsace jusqu'en septembre 1944.

Au mois d'août 1939 le Reich prétend occuper le couloir de DANTZIG et menace d'écraser la POLOGNE qui résiste. Les frontaliers sont à nouveau sous les armes, une partie de la population de Strasbourg quitte la ville qui offre une animation extraordinaire. C'est l'arrivée des réservistes d'Outre-Vosges, touchés à leur tour par la mobilisation générale, le départ de nombreuses voitures civiles échappées à la réquisition, bourrées, chargées jusque sur le toit, la gare de Strasbourg assiégée par la foule, la mise en place des troupes renforçant la couverture.. On remarque sur le visage anxieux des habitants, non de l'exaltation, mais l'appréhension bien naturelle du lendemain ; leur ville sera-t-elle détruite ? Quelle sera leur vie de réfugiés dans les campagnes inconnues de DORDOGNE et de la HAUTE-VIENNE, où leur repli a, dit-on, été préparé ? Nulle amertume ni récrimination à la lecture des affiches qui viennent d'être apposées et qui prescrivent l'évacuation totale et immédiate. On retrouve bien là, la fermeté d'âme de nos populations de l'EST sous les coups qui les assaillent.

L'exode s'effectue en ordre, par beau temps ; les réfugiés gagnent, à pied pour la plupart, leur premier gîte d'étapes. Cortège émouvant où femmes et enfants dominant, surchargés de valises, de ballots, de couvertures... Des voitures de paysans sont venus alléger les premières fatigues des plus faibles. Lamentable cortège d'errants qui, dans un grand serrement de coeur, ont dit adieu à leur foyer. Des centres d'accueil les reçoivent de leur mieux, les réconfortant, et le lendemain, malgré l'accablement, la marche reprend, pour une étape nouvelle, vers les Vosges, où les trains tarderont trop à les enlever.

Le 3 septembre, me rendant à HAGUENAU y replier notre bureau, j'ai traversé Strasbourg. Une étrange impression de silence vous frappe jusqu'au saisissement dans cette grande cité, jadis si animée, aujourd'hui vide, toutes ses maisons fermées. Les rues sont désertes ; seuls les parcourent encore quelques gendarmes et douaniers du service de surveillance, des bandes de chiens inquiets et errants, des chats tristes et affamés, parfois des poules en troupeaux... ; épaves que l'exode de leurs maîtres a rendu à la liberté et qui paraissent désespérés.

Les jours suivants, d'énormes convois de camions citernes se rendent au port du Rhin enlever les stocks d'essence entreposés. Que va-t-il se passer ? Quel-

ques obus dans les réservoirs suffiraient à tout incendier ; mais non, les Allemands, sur leur rive, regardent et ne bronchent pas.

L'hiver vint, très rude. La glace s'accumule sur les routes et, dans leurs cantonnements, les troupes vivent dans l'attente. C'est la période dite "de la drôle de guerre", où l'ardeur nationale se congela.

Dans les villages du Rhin évacués, les habitants, revenus du Centre chercher des effets chauds, eurent trop souvent le poignant spectacle de leurs maisons pillées, parfois mises à sac par des unités françaises où le relâchement de la discipline, né de l'inaction, semblait faire des progrès inquiétants.

Dans de nombreux cantonnements, on avait l'affligeant spectacle d'un laissez-aller complet. La plupart des officiers ne pensaient qu'à bien manger et bien boire !

Le soldat, non surveillé, en prenait à son aise. Que de villages j'ai traversés où les chevaux, au piquet, non pansés, passaient à la belle étoile des nuits de froid très vif, mangeaient leur avoine jetée à même le sol. C'était l'époque des parties de ballon et de la collecte des postes de radios, du braconnage du gibier et de la chasse au grand jour sans souci des propriétés.

Ce laisser-aller désolait, à juste titre, les Alsaciens. C'était dans certains éléments de l'armée un violent désir de jouissance, avant la bagarre qu'on sentait proche et à laquelle on se préparait mal.

Dans le nord de l'Alsace seulement, le Général FRERE lance ses troupes à l'attaque et entretient leur condition physique et morale.

Le 10 mai, l'Allemagne déclenche sa grande offensive ; nos troupes appelées tardivement, entrent en Belgique. Les premiers contacts, très violents, prennent de suite une mauvaise tournure pour nos armes ; ils font apparaître notre infériorité écrasante en matériel : avions, chars, canons, camions nous manquent.

C'est le repli difficile sur la côte, tandis que la Meuse franchie à SEDAN, la ligne Maginot tournée, l'ennemi s'avance rapidement. Des éléments mobiles des 4e et 5e Armées sont retirés successivement d'Alsace et engagés en renfort dans la bataille où les vides sont grands entre unités disloquées.

L'Alsace subit les premières attaques aériennes, auxquelles une maigre D.C.A. réplique mal. Nous assistons en quelques jours, au départ vers les Vosges de 250.000 hommes qui ne se sont pas encore battus. Il ne reste sur le Rhin et la ligne Maginot que les troupes de forteresse et quelques éléments, bien insuffisants pour les intervalles. La situation est devenue très grave.

Les Allemands entrèrent à STRASBOURG le 22 juin 1940 et l'Armistice fut signé le 25.

Au mois d'août je dois me rendre à Strasbourg voir le Gauleiter Robert WAGNER.

Pauvre Strasbourg ! Quel changement : la vie reprend peu à peu, mais le spectacle des premiers excès des occupants me serre le coeur. Les plaques françaises des rues sont enlevées, les affiches grattées, les enseignes barbouillées de noir ou arrachées ; des équipes de jeunesses hitlériennes paraissent s'amuser énormément de ce travail.

L'année 40 s'achève sur une action de Police, de grande envergure en Lorraine, moins large mais très pénible aussi en Alsace. De nombreux habitants, de très vieille souche alsacienne, sont expulsés brutalement sans préavis, en France, et munis seulement d'un léger bagage. Quelle cruelle déception pour les ex-évacués, rentrés sur la foi de belles promesses, et contraints aujourd'hui de partir en abandonnant tous leurs biens. Ces expulsions firent déborder la coupe : ce fut un farouche raidissement de tous les Alsaciens-Lorrains, une colère secrète dans tous les milieux.

Au printemps de 41, deux ordonnances du Gauleiter prescrivent le retrait du FRANC de la circulation - mesure de représaille contre l'arrêté de notre Ministre bloquant, afin de les préserver, les avoirs alsaciens-lorrains à l'intérieur. J'ai collaboré au retrait de nos francs, vu à nos guichets l'empressement des Strasbourgeois apportant leurs monnaies d'argent, de nickel ou de bronze, afin que l'ennemi ne les ait pas. Presque tous les Alsaciens, paysans et citadins, méprisant le mark, ont alors caché, souvent enterré, des billets français, sincèrement convaincus qu'ils étaient que la tourmente serait passagère et qu'ils verraient le retour à la France.

La propagande de germanisation de nos provinces ne néglige pas les détails : des timbres spéciaux à l'effigie de HINDENBURG, surchargés ELSASS ou LOTH-RINGEN, ont été émis ; tous les habitants ayant des noms et prénoms français ont dû les échanger à l'état civil contre de vrais noms et prénoms allemands !

L'introduction du "service du travail" (Arbeitsdienst) en Alsace-Lorraine est considéré comme le premier pas vers la conscription des jeunes.

En avril 41, le Reich attaque et envahit la Yougoslavie, que la Bulgarie aide à dépecer. Le 22 juin la Russie, puis le 8 décembre les USA, déclarent la guerre à l'Allemagne : un frisson d'espérance secoue toute la province.

L'obligation du service du travail appliquée aux garçons et filles fait l'union de tous les patriotes. L'Alsace secrète, déchirée dans sa chair comme dans son esprit, s'inquiète du silence obstiné et peu courageux du gouvernement de VICHY qui ne sait que nous entretenir dans l'accablante attitude du vaincu. Elle se tourne de plus en plus vers Londres dont la radio lui verse clandestinement chaque jour quelques minutes d'espoir.

Cette sensation de leur abandon, si pénible aux Alsaciens-Lorrains, je le ressentais aussi, douloureusement. Je m'efforçais de la combattre, par la parole au cours de fréquents contacts, et par mes rapports adressés clandestinement à Paris.

*Rapport du 27 octobre 1941.* Les alarmes, nées en août, après propagation de bruits annonçant des préliminaires de paix basés sur certains avantages pour la France, ayant en contrepartie un concours militaire en Russie, ne sont pas encore apaisées. On redoute des concessions qui motiveraient une aide armée ; nos trois départements ne veulent pas devoir leur libération à des engagements semblables. Le nombre élevé des jeunes Alsaciens non rentrés ou qui se sont évadés pour ne pas être incorporés dans le service du travail, de ceux qui servent encore dans les formations militaires, motiverait à lui seul, une fin de non

recevoir, si semblable demande nous avait été faite. On estime que le temps fera son oeuvre et que les difficultés du Reich, déjà nombreuses, s'amplifieront ; on signale la pénurie de matières premières, sinon d'aliments, dans bien des régions allemandes ; les restrictions qui sont prises contre la production du secteur privé afin de consacrer main-d'oeuvre, charbons et matières aux besoins de guerre ; les dissentiments assez vifs qui se manifestent entre la Wehrmacht et le Parti ; la lassitude que montre déjà une partie de la population ; le doute en l'issue finale et on rappelle qu'aujourd'hui encore la victoire appartiendra à celui qui tiendra un quart d'heure de plus que l'adversaire.

*Rapport du 25 novembre 1941.* Le moral de la population, soumis à la constante pression du Parti, ne faiblit pas. Cette résistance qui a d'abord causé l'étonnement de nombreux Allemands, commence à les inquiéter et certains avouent ouvertement que l'on ne fera jamais rien avec des têtes obstinées d'Alsace.

Les mesures de faveur qui ont été prises : rationnement de l'alimentation moins rigoureux qu'outre-Vosges, octroi de combustible pour le chauffage d'hiver... n'ont suscité aucun sentiment de reconnaissance chez les bénéficiaires qui appréhendent la disette. D'autres mesures dressent constamment l'opinion contre l'autorité : l'application aux jeunes filles de 18 ans de la loi sur le service du travail obligatoire, est de celles-là. Au début du mois, plusieurs milliers de jeunes filles ont été ainsi dirigées sur le Reich, où parfois on les oblige à des tâches rebutantes chez des particuliers.

Le manque de certaines matières premières à l'intérieur du Reich se confirme ; plusieurs usines travaillant pour la guerre auraient été récemment fermées ; la main-d'oeuvre dirigée immédiatement sur d'autres entreprises, dont les vastes usines pour traiter le charbon afin d'en extraire l'essence, qui seraient en cours d'achèvement et dont l'aménagement serait vivement poussé.

La récolte de céréales du Reich serait déficitaire de 30 % environ par suite de conditions atmosphériques défavorables. Les autorités seraient préoccupées de la soudure et on parle de restrictions prochaines sur la consommation du pain.

*Rapport du 16 décembre 1941.* Le départ du Général WEYGAND, qu'on croit motivé par des dissentiments avec le Chef d'Etat, sur la politique Nord-Africaine, a été très commenté. L'entrevue du Maréchal PETAIN avec le Maréchal GOERING, le 2 décembre, a contribué à entretenir l'agitation des esprits. Des bruits circulent, tous incontrôlables, sur le sort qui serait fait aux deux provinces de l'est.

Après le service du travail imposé aux jeunes, le recrutement de contingents pour la Police auxiliaire (Hilfspolizei) encasernés et exercés au maniement des armes, on parle d'exercices militaires qui seraient imposés chaque semaine à la plupart des jeunes hommes mobilisables. On s'engagerait, ainsi, par un pas nouveau, vers la conscription dont on s'entretient de plus en plus. Que devront faire les Alsaciens, une fois encore forcés d'opter entre la terre et la Patrie ? Privés de directives officielles depuis 18 mois, chacun agit en ordre dispersé. Le dépeuplement de la province par un exode de nombreux éléments, fuyant pour se soustraire à la conscription, aurait une portée nationale grave ; d'autre part l'ac-

ceptation, même réticente, d'un service militaire, contraire au droit des gens, est, pour la plupart, intolérable. On souhaiterait que le Gouvernement français trace la ligne de conduite, lance le mot d'ordre pour tous ou invite au sacrifice, ou confirme dans le devoir de fidélité.

*Rapport du 21 janvier 1942.* Les difficultés non dissimulées que rencontrent les armées allemandes sur le front de l'est contribuent à renforcer les Alsaciens dans leur foi absolue en une libération proche, qui n'est sans doute plus impossible. Les efforts des autorités tendent à renforcer les nouveaux moyens militaires mis en oeuvre outre-Rhin : conscription de nouvelles classes, rappel de spécialistes, accroissement de la production de guerre (14 nouvelles usines d'essence synthétique vont être créées), collectes de vêtements chauds et de matières diverses.

De nouveaux contingents d'hommes de 35 à 55 ans ont été soumis à la visite médicale, afin d'être incorporés dans le "Luftschutz" dont 50 % de l'effectif actuel doit être envoyé prochainement dans le Reich. Des appels nombreux sont, d'autre part, placardés pour inciter les plus jeunes à s'enrôler dans la Wehrmacht, sans grand succès semble-t-il jusqu'ici.

*Rapport du 16 février 1942.* Les menaces de conscription militaire sont en recul et l'on se borne à multiplier les appels aux volontaires pour prendre part à la lutte de la libération de l'Europe. C'est avec un égal soulagement qu'on a appris que les jeunes Alsaciens incorporés dans l'"Arbeitsdienst" en octobre dernier allaient être libérés. La libération de ce premier contingent, après quatre mois seulement de service, sera accueillie avec un immense soulagement. La mobilisation de nombreux Allemands, affectés spéciaux ou récupérés, se poursuit ici et dans le Reich ; on a recours de plus en plus à la main d'oeuvre féminine pour assurer le remplacement. Il a été soumis à tous les fonctionnaires et employés masculins des services publics une déclaration portant consentement de s'engager dans la Wehrmacht. En cas de refus, il convenait d'en donner explicitement les raisons. Malgré l'avertissement donné qu'on saurait tirer de ce refus toutes les conséquences, un très petit nombre d'Alsaciens se sont laissés influencer.

*Rapport du 16 mars 1942.* De nombreux stages dans les "Umschulen" sont imposés aux fonctionnaires, professeurs et autres. La propagande est un service officiel puissant ; des tonnes de papier imprimé, de journaux, de manifestes, de feuilles volantes, répandent les mots d'ordre du régime. Sous ces coups répétés, l'opinion alsacienne, toute à ses souvenirs, tient bon avec l'opiniâtreté qui est un des caractères de la race ; elle réfléchit, compare, critique et regrette. Et c'est bien cet esprit critique que l'on voudrait détruire pour abaisser la masse au niveau de la masse allemande qui ne pense plus guère par elle-même et ne sera réveillée que par des faits.

*Rapport du 28 avril 1942.* A mon retour de congé, j'ai trouvé beaucoup d'inquiétude dans les milieux alsaciens, inquiétude motivée par le changement de gouvernement en France et par de nombreuses arrestations suspectes aux autorités.

A tort ou à raison, le Président LAVAL passe ici pour être plus docile aux suggestions allemandes que son prédécesseur ; on craint que son désir d'entente

de collaboration, ne l'entraîne à sacrifier nos deux provinces dont il souhaitait au mieux, jadis, l'autonomie. Son retour au pouvoir est accueilli avec une extrême circonspection.

La divulgation d'un rapport sur la situation économique du Reich a mis les autorités en fureur. L'auteur du rapport, un certain Oberregierungsrat MAIER de Karlsruhe, aurait été destitué, emprisonné et encourrait la peine capitale. De nombreux exemplaires de ce rapport, répandus dans le public, par des Alsaciens téméraires ont motivé une enquête sévère de la police qui a procédé à maintes arrestations. La nervosité des services officiels, que les évasions constantes de prisonniers mettent sur les dents, s'en est acruée, et la répression sévit. Plusieurs dizaines d'Alsaciens ont été emprisonnés pour avoir facilité le passage des prisonniers et les services de surveillance (Landwache) sont alertés de jour et de nuit.

C'est dans cette atmosphère que s'est déroulé à Strasbourg le procès d'un jeune Alsacien : WEINUM, arrêté voilà un an avec quelques camarades, et coupable d'avoir jeté une grenade dans l'automobile vide du Gauleiter. Le jeune Weinum, âgé de 18 ans a fait preuve, au dire des avocats, d'un courage héroïque, revendiquant, pour lui et son pays, le droit de s'opposer par la violence au régime d'oppression qu'il subit actuellement. Connaissant le sort qui lui était réservé, il a déclaré être heureux de donner sa vie pour la France, que des milliers de camarades pensent comme lui et ne se soumettront jamais. Weinum a été décapité à Stuttgart.

La classification de la population en trois catégories : bons, douteux et mauvais, se poursuit avec des fortunes diverses. Dans la plupart des villages, les Bauernführer, et souvent les Zellenleiter dans les villes, ont porté en bloc leurs administrés dans la catégorie A : Bons. Il a fallu leur préciser que cette partie ne pouvait être au maximum que de 75 % du total et renvoyer les dossiers !

La pression s'intensifie pour faire entrer les Alsaciens dans le "Opferring". La formule d'adhésion à cette organisation, préparatoire à l'affiliation au Parti, comporte l'engagement de fidélité au Führer. Les indécis sont menacés et avertis que leur refus pourra entraîner la déportation et la confiscation de leurs biens.

De source sûre, j'apprends qu'un haut fonctionnaire de la Zivilverwaltung est parti hier à Berlin pour faire approuver l'ordre de conscription militaire des jeunes Alsaciens de 20 ans. Cette mesure serait imminente et toucherait d'abord les jeunes gens libérés de l'Arbeitsdienst et serait étendue peu à peu. Avant qu'elle ne soit publiée, je crois qu'une nouvelle et énergique démarche du Gouvernement serait nécessaire pour tenter d'urgence de faire avorter cette menace, grosse de conséquences.

*Rapport du 21 mai 1942.* Voilà bientôt deux ans que nos trois départements de l'Est ont été soustraits en fait à la souveraineté nationale et subissent une dure germanisation. L'administration française a été chassée, l'usage de notre langue et nos écrits prohibés, la douane du Reich établie, le franc retiré de la circulation, les indigènes jugés suspects expulsés par milliers, leurs biens mobiliers, ainsi que ceux des Français déclarés "ennemis", confisqués et liquidés ; la législation allemande a été introduite sans ménagement, ni transition, la jeu-

nesse des deux sexes astreints au service du travail, la main d'oeuvre envoyée outre-Rhin.

Comment nos populations ont-elles réagi ? C'est ce que mes rapports se sont efforcés de vous faire connaître. La puissante personnalité des Alsaciens-Lorrains s'est maintenue malgré la proscription, les emprisonnements, l'oppression.

*Rapport du 22 juin 1942.* La vigilance des meneurs politiques et les menaces d'une police implacable ont amené dans les organisations du Parti de nombreux Alsaciens qualifiés cyniquement de "volontaires". A une grande réunion tenue hier à Colmar, le Gauleiter WAGNER s'est enorgueilli de quelques chiffres, proclamés comme le gage du ralliement de ses administrés : plus de 300.000 hommes et femmes seraient entrés dans les diverses formations politiques, dont 75.000 enfants (Hitler-Jugend). Il faut dire, pour expliquer ce succès, que les garçons fréquentant les lycées et les écoles supérieures, ont été expulsés s'ils n'adhéraient pas au mouvement et que seuls, les écoles communales leur restent provisoirement ouvertes ; qu'entre autre 21 policiers de Strasbourg ont été incarcérés au camp de concentration après avoir manifesté leur opposition.

*Rapport du 31 juillet 1942.* Depuis un mois, les manifestations se succèdent, tant en Alsace qu'en Bade. On veut tenir en haleine le moral des populations soutenu déjà par le bulletin quotidien de victoire. Les harangues du Gauleiter, qui se prodigue, sont édifiantes : "Qui veut vivre demain doit aujourd'hui combattre avec nous" ... "L'Alsace appartient au Reich pour toujours. Ceux qui n'ont pas encore compris cela seront enlevés par le courant" ...

*Rapport du 1er septembre 1942.* Le renouveau d'activité du front russe et surtout le débarquement des Anglo-Saxons en Afrique du Nord, ont été les événements principaux du mois de novembre. Ils ont été commentés avec fièvre en Alsace où ils ont donné plus de consistance aux opiniâtres espoirs d'une proche libération. Le Gauleiter WAGNER a, à Strasbourg, le 15 novembre, dans un long discours, donné quelques aperçus sur sa politique : "la nationalité allemande, a-t-il dit, ne sera accordée qu'aux Alsaciens membres du Parti et à ceux qui ont donné des gages de leurs sentiments de bons Allemands ; les autres seront inévitablement éliminés après la guerre et ne sauraient alors demeurer en Alsace".

*Rapport du 29 décembre 1942.* En cette fin d'année dominée par les initiatives anglo-saxonnes en Afrique du Nord et les embarras croissants du Gouvernement français, délogé peu à peu de sa prudente politique d'expectative, les Alsaciens conservent, accru, leur tenace espoir de libération finale. Les difficultés nouvelles de la Wehrmacht dans son immense tâche de défense de la forteresse "Europe" attaquée sans répit à l'Est et, demain sans doute, au Sud et à l'Ouest, se manifestent dans l'humeur assombrie des occupants et dans le son moins claironnant de leurs communiqués. Les besoins du Reich s'accroissent en effectifs et en matériels ferroviaires ; les uns et les autres sont usés par la longue lutte. L'organisation allemande fait encore merveille pour rassembler et mettre en réserve les ressources alimentaires nécessaires, comme pour prévenir tout mouvement populaire de mécontentement. La police est renforcée à l'intérieur, les troupes SS sont augmentées et encadrent étroitement la Wehrmacht, mais on estime

que, malgré ces précautions, un grand revers militaire provoquerait le craquement de l'édifice.

L'année 1943 amènera-t-elle ce renversement de la situation ? L'opinion alsacienne est quasi unanime à l'espérer et à le croire et elle regrette l'attitude passive du Gouvernement français. Il lui semble que la mère-patrie, après l'affolement de la défaite, a paru s'engourdir dans une apathie, naturelle après les grands cataclysmes, les grands bouleversements meurtriers de la terre contre lesquels toute sagesse et toute force sont inutiles.

*Rapport du 26 janvier 1943.* Le moral alsacien, fortifié par les aveux embarrassés des communiqués allemands et la radio de LONDRES, reste très ferme. Les occupants renouvellent leurs violences ; vente de meubles des non-rentrés ; expulsions en France et déportations vers l'Est ; emprisonnements redoublés.

Pour éviter l'effondrement des forces morales du régime la surveillance des particuliers est renforcée partout : deux cents nouveaux agents de la Gestapo viennent d'arriver à STRASBOURG ; une Stadtwache, sorte de milice bourgeoise, est créée dans les villes de quelque importance pour aider la police en cas de besoin. Ici ces mesures sont interprétées comme autant de signes d'inquiétude et de nervosité.

*Rapport du 22 février 1943.* Après la chute de STALINGRAD, l'opinion publique allemande, tirée brutalement de sa confiance béate en une victoire prochaine paraissait réagir énergiquement pour n'accorder à ce premier revers qu'une valeur épisodique dans l'immense lutte engagée. Mais la progression continue des bolcheviks, depuis lors, alarme sérieusement tous les milieux.

La mobilisation totale des forces du Reich a été ordonnée. Beaucoup, voyant déjà monter à l'horizon les flammes du Bolchevisme, et songeant aux représailles possibles du vainqueur, frissonnent et s'inquiètent. Le rêve séculaire de l'expansion germanique dans l'Est ne s'est pas encore réalisé et s'éloigne ; la guerre sanglante se prolonge au-delà de toute attente.

*Rapport du 24 mars 1943.* Le sentiment d'angoisse collective qui s'est abattu le mois dernier sur le Reich, s'est allégé ; la pression russe a pu être contenue et les progrès réalisés par la contre-offensive de la Wehrmacht dans le bassin du DONETZ, ainsi que la stagnation des opérations militaires en TUNISIE, ont redonné de l'espoir à tous les Allemands.

Quelques puissants bombardements aériens ont éprouvé l'Ouest du Reich et même BERLIN ; les sans-abris, nombreux, répartis dans les immeubles urbains intacts et dans les campagnes, sont, et c'est naturel, très impressionnés par l'ampleur des dommages ; mais la préoccupation générale reste tournée vers l'Est où l'armée rouge et l'armée allemande, deux gigantesques instruments de combat, les plus puissants que le monde ait jamais connus, se livrent la plus grande bataille de loups dévorants qui ait jamais été.

Sur les terres d'Alsace et de Lorraine, bouleversées par la défaite de 1940, durement opprimées, surnage l'immense espoir de la libération ; le calvaire de ces provinces n'est pas encore fini et nul ne sait quand elles seront au terme

de leurs tribulations. Mais leur courage se raidit et leur foi dans l'avenir est obstinée.

Les familles des réfractaires sont recherchées en vue de leur déportation. 3 à 4.000 personnes des villages frontières de la région d'Altkirch, parents de jeunes gens passés récemment en Suisse, ont été, au début du mois, d'abord internées à SCHIRMECK, puis déportées en Poméranie polonaise ainsi qu'il a été fait des Lorrains en Janvier. L'expulsion est immédiate : 2 heures sont laissées pour rassembler quelques vêtements et couvertures. Aucune considération d'âge ou de santé n'intervient. Les biens de ces victimes sont confisqués.

*Rapport du 27 avril 1943.* Le mois d'avril a été marqué par le repli des troupes germano-italiennes à l'extrémité septentrionale de la Tunisie où elles occupent les avancées de Tunis et du camp retranché de Bizerte et par d'incessants bombardements anglo-saxons sur le Nord-Ouest du Reich. Comme toujours, à défaut de renseignements officiels, des rumeurs circulent accusant un nombre de victimes plus élevé probablement qu'il ne l'est en réalité, mais les dégâts matériels, comme les pertes de vies humaines, sont considérables. A MANNHEIM, à STUTTGART, à BERLIN, à ESSEN et dans la Ruhr les morts se comptent par milliers ; des milliers de maisons sont détruites, d'importantes usines en ruines. Tous les services de propagande vouent CHURCHILL à l'exécration universelle et en appellent à la conscience humaine !

*Rapport du 25 mai 1943.* La fin malheureuse de la campagne d'Afrique et l'aggravation des dégâts causés par les bombardements aériens ont à nouveau jeté une vague d'inquiétude sur l'opinion allemande. Malgré les explications élogieuses sur l'efficacité de sa résistance, la perte de l'AFRIKA-KORPS est ressentie comme un coup sensible à l'amour-propre germanique. La destruction systématique des usines de guerre de l'Ouest, ainsi que celle de deux importants barrages de la Ruhr, ont provoqué des pertes considérables en biens et en vies humaines.

Après ces événements, et malgré les communiqués officiels de succès, soit des sous-marins, soit des Japonais, le moral a nettement baissé. Le régime ne peut rester longtemps dans la défensive sans risquer d'y perdre une partie de ses troupes ; son dynamisme réclame de continuel succès, afin de maintenir sa popularité et son prestige dans les masses.

*Rapport du 21 juin 1943.* Ce mois de juin paraît, jusqu'à aujourd'hui, consacré par les divers belligérants aux préparatifs militaires pour des actions de grande envergure que l'on souhaite décisives pour la fin du conflit. Aux déclarations anglo-saxonnes de prochaine invasion, la propagande allemande réplique par l'affirmation de sa foi dans l'efficacité des défenses accumulées sur le littoral de sa forteresse Europe, dans les forces nouvelles qu'elle a mobilisées récemment, dans le moral de la nation entière qui entend poursuivre son effort jusqu'à la victoire finale.

*Rapport du 21 juillet 1943.* Après un mois d'exode provoqué par un ordre de mobilisation je suis rentré alors à Strasbourg, le coeur serré, récupérer mon encaisse saisie et transférée à Stuttgart, faire libérer les agents du bureau de Saverne arrêtés par la Polizei.

Des centaines de milliers de prisonniers achèvent de traverser la province, pour se rendre dans les camps outre-Rhin. Ils sont fraternellement secourus par les Alsaciens. Les réfugiés reviennent des départements du Centre où ils ont été hébergés pendant dix mois.

L'armistice entre le Reich et la France maintient la souveraineté française sur le territoire national entier. Cependant tous les fonctionnaires, Français de l'intérieur, ont été expulsés d'Alsace ou n'ont pu rentrer ; la frontière est reportée sur les Vosges. Les nouvelles autorités ont pris des mesures : certaines de brutalité, d'autres plus heureuses pour amadouer une population suspecte et déjà en partie rétive ; à la dévaluation du FRANC (de 20 à 1 vis-à-vis du MARK) on a pallié ici par l'établissement général des prix allemands ; on annonce la distribution de dommages de guerre ; commerçants et industriels sont munis de larges crédits et invités à aller en France acheter toutes sortes de marchandises.

### *VERS LA FIN DE LA GUERRE*

Le 6 juin 1944, les Alliés débarquent en force en Basse Normandie et gagnent péniblement du terrain. La presse nazie s'efforce à être toujours aussi confiante ; le ton des journaux restera-t-il le même jusqu'au bout ? Il s'en faut que la réalité réponde à ces assurances ; mais il s'agit, disent-ils encore, de gagner du temps pour attendre l'entrée en action des "immenses" réserves, entraînées à l'intérieur du Reich, et des armes secrètes nouvelles. Alors sera livrée la bataille décisive qui donnera la victoire finale à l'Allemagne.

En Basse Normandie, le bouchon opposé par la Wehrmacht à l'élargissement du front de débarquement anglo-saxon a cédé après plusieurs semaines d'une résistance farouche. Les ordres venus de Berlin étaient formels : se faire tuer sur place plutôt que de reculer... Mais, après s'être heurtée pendant des semaines à la force méthodique et à la volonté réfléchie des Anglo-Saxons, l'opiniâtreté allemande a dû s'incliner.

Par une brèche ouverte dans la région d'Avranches, les armées américaines se sont élancées sur la Bretagne, puis ont poussé entre Loire et Seine et enveloppé les armées allemandes sur la Basse Seine. Le 18 août, les combats se rapprochaient de PARIS tandis que l'on apprenait de nouveaux débarquements sur la Côte-d'Azur et au sud de Bordeaux. Le 19, Paris s'insurge et combat pour sa libération qui sera complète le 24, lors de l'entrée des troupes françaises. Depuis lors, les Alliés poursuivent vers le Nord et l'Est les Allemands désarmés. Le mois de septembre 1944 aura vu le reflux des troupes allemandes de l'Ouest et de l'Est de l'Europe vers leur repaire ; à l'Ouest, la libération presque complète de notre pays et de la Belgique ; à l'est, l'écrasement des ailes du vaste front, la capitulation des satellites : Finlande, Roumanie, Bulgarie, dont les armes se retournent contre leurs alliés de la veille.

Voilà des événements qui, pour l'Allemagne, indiquent l'approche de la catastrophe finale. Dans ce pays, isolé, assiégé, chacun vit dans la peur des jours qui viennent ; le régime nazi est déconsidéré et ne se maintient que par la terreur ; la force morale manque au peuple et à l'armée. L'éloquence sonnante et romantique de GOEBBELS proclament la guerre du peuple et comment l'Allemagne doit mourir, sans souci de ce qui adviendra ensuite, ne changera plus

rien à cet état d'âme. L'influence d'Hitler sur les masses s'évanouit et n'exalte plus que les fanatiques dangereux.

La résistance de la Wehrmacht s'est raidie aux abords des VOSGES et de son territoire, mais il semble que ce soient là ses dernières convulsions. Hitler est un homme acculé contre un mur, qui va y être écrasé, et il le sait.

En été 1944 les nouvelles se répandent que la délivrance serait proche. Mais à Soufflenheim et ses alentours la situation devient de plus en plus précaire. Le nombre des disparus et de morts sur le champ de bataille augmente. En automne des avions alliés survolent le village et le front s'approche de jour en jour. Un bombardier anglais avec 8 hommes à bord est abattu par la D.C.A. allemande et tombe en flammes.

En décembre le front se trouve devant HAGUENAU et on croit que les américains, qui tiennent ce secteur, vont venir incessamment, mais il n'en est rien. Au contraire, les allemands qui s'étaient retirés trois jours auparavant réoccupent le village. Finalement le 11 décembre les premières troupes arrivent par Schirrhein, après une préparation de feux d'artillerie très intense, faisant des dégâts dans tout le village. Il y a des morts parmi les militaires allemands et parmi la population civile.

Malgré une arrivée massive de troupes alliées la population est inquiète à cause de l'offensive de von RUNSTEDT dans les Ardennes. C'est précisément au matin du 17 janvier 1945 que nous sentons les effets de la contre-offensive allemande : après un bombardement par artillerie qui dura 3 jours et 3 nuits, les Américains sont obligés de se retirer et au matin du dimanche 21 janvier les premières colonnes allemandes font leur réapparition.

Les tirs d'artillerie et les bombardements, cette fois-ci américains, commencent de plus belle. L'église est touchée, le toit et la nef ainsi qu'une partie du plafond s'effondrent. Une bombe tombe sur un dépôt de munitions d'artillerie abandonnées dans la cour du presbytère et saute en faisant d'énormes dégâts. Les maisons situées au carrefour rue du Marché - Grand-rue sont touchées. L'immeuble de la boucherie JAECK E. s'écroule ensevelissant les 11 personnes qui s'étaient abritées dans la cave. Là-dessus les habitants restants quittent leurs caves pour chercher refuge dans les grandes casemates de la DONAU et de KOENIGSBRUECK. Jusqu'à la libération définitive, en mars 1945, il y eut encore beaucoup de souffrances pour la population, mais on avait de l'espoir.

Enfin le 16 mars les troupes allemandes se replient et le 17 mars à 15 heures, sous un soleil printanier, les troupes françaises entrent dans SOUFFLENHEIM. Les libérateurs étaient les soldats de la 3e Division d'Infanterie Algérienne, venant d'Oberhoffen, sous le commandement du Général GUILLAUME, une Division faisant partie du Corps d'Armée commandé par le Général de MONTSABERT, de la Première Armée française "RHIN et DANUBE", commandée par le Général de LATTRE DE TASSIGNY.

C'était une grande et inoubliable date de notre histoire.

## 12. Poteries et objets en bronze trouvés dans les tertres du Donauberg

La coutume de l'élévation de tertres funéraires a été introduite dans la région de HAGUENAU dès la fin de l'époque néolithique par des populations venant du Rhin moyen et du Neckar.

Dans les sépultures à inhumation les vases, contenant vraisemblablement des victuailles pour l'au-delà, ont été déposés tantôt aux pieds tantôt au chevet du mort. Nous ne savons pas au juste, si les corps ont été enterrés avec ou sans cercueil. Il n'y a aucune observation à ce sujet dans les rapports de fouilles de l'ancien maire NESSEL. Ce n'est qu'à propos de la sépulture double du canton "WEISSENSEE" qu'il émet l'idée que les deux corps trouvés côte à côte ont été enterrés dans un même cercueil. Mais il faut dire aussi que dans la terre sablonneuse de la forêt de Haguenau les cercueils ont dû se décomposer très vite.

A la fin du bronze l'inhumation sous tumulus a été remplacée pendant un certain temps par la crémation et la sépulture en plein sol. Ce fut dans la région de Haguenau l'établissement de nouveaux immigrants qui détermina ce changement dans les coutumes funéraires. Mais dès que l'influence étrangère se fit moins fortement sentir, la population indigène revint à ses anciennes traditions. Au milieu de l'âge du fer la coutume de l'emploi du tertre funéraire a été observée dans la région de Haguenau et s'y est maintenue jusqu'au début de la Tène. Les tumulus furent alors définitivement abandonnés dans toute l'Alsace et remplacés par des tombes plates à inhumation à la manière des GAULOIS qui sans doute étaient alors les maîtres du pays.

La carte ci-après nous montre les tertres situés dans le canton forestier du DONAUBERG, près de SOUFFLENHEIM. Ces tertres sont situés à l'est de la route de Soufflenheim à Königsbrück, dans les parcelles 141, 175 et 211 à l'exception d'un tertre (n° 14) s'élevant dans la parcelle 142, à l'ouest de la route. Le tertre n° 13 est séparé du groupe et tout à fait isolé dans la parcelle 216 près du bord de la haute terrasse qui descend à l'est dans la plaine du Rhin, la basse terrasse des géologues. L'ancienne route romaine passe au milieu des tumulus du Donauberg, les séparant en deux groupes.

Voici la description de quelques trouvailles de ces tertres :

- Tumulus 1 - Sépulture par inhumation contenant, entre autres objets, une épingle à pointe cassée ;
- Sépulture d'enfant par inhumation avec deux bracelets en fil de bronze assez fort à 11 et 12 tours de spirales. L'un pèse 100 gr, l'autre 112 gr ;
  - Sépulture d'enfant par inhumation contenant une cruche à anse en terre cuite rouge-brun, soigneusement lissée ; la pâte est

chargée de grains de quartz. L'ornementation en dents de loup est très finement gravée.

- Tumulus 3 - N'a livré qu'une belle coupe à pied munie d'une anse. Elle est en terre cuite jaune-clair, soigneusement lissée, d'une pâte très fine.
- Tumulus 8 - A livré du sol naturel un vase très solide de forme spéciale en terre cuite brunâtre non lustrée. Le col est gravé de sillons parallèles peu réguliers. Ce vase renfermait les os calcinés d'un petit animal (oiseau ?).
- Tumulus 13 - Sépulture par inhumation orientée du Sud au Nord. Sur la poitrine se trouvaient deux épingles à habits gravées, les deux têtes placées au milieu du corps, les pointes dirigées vers les épaules. A chaque bras un bracelet en fil de bronze plat à 15 tours, pesant chacun 85 gr. Se trouvait placé près des pieds un bracelet massif gravé, à section triangulaire de 36 gr. Aux jambes deux anneaux à corps formé d'un ruban de bronze fort et plat, à nervure médiane, terminé en spirales. L'un des anneaux tout à fait intact, pèse 106 gr.

Les teintes indiquées ci-devant sont celles que présentaient les terres cuites au moment de leur découverte. Comme elles n'étaient cuites qu'à une température ne dépassant pas 800° C, en atmosphère réductrice, on comprend cette variété de couleurs. Après recuisson à 1050° C de plusieurs tessons provenant de tertres des environs de Soufflenheim, aimablement mis à ma disposition par le Conservateur du Musée de Haguenau, Monsieur M.A. BURG, à qui j'exprime là mes remerciements, ils ont tous pris la teinte blanc-jaunâtre, comme les produits de nos potiers actuels. Cela est une preuve supplémentaire que les matières premières utilisées sont locales et les poteries faites sur place.

Par suite des labours intensifs de ces derniers temps, avec des engins motorisés, les tertres de la Forêt de Haguenau se détériorent rapidement, de sorte qu'au bout de quelques générations il ne restera plus rien de leur existence. Les plus beaux d'entre eux, ainsi que certains tronçons de la voie romaine, mériteraient une plus grande attention de la part des propriétaires de la forêt. Eventuellement ces monuments pourraient être mieux signalés en les couvrant d'arbres d'une essence particulière (comme le pin Douglas), tout en faisant ce travail de plantation manuellement.

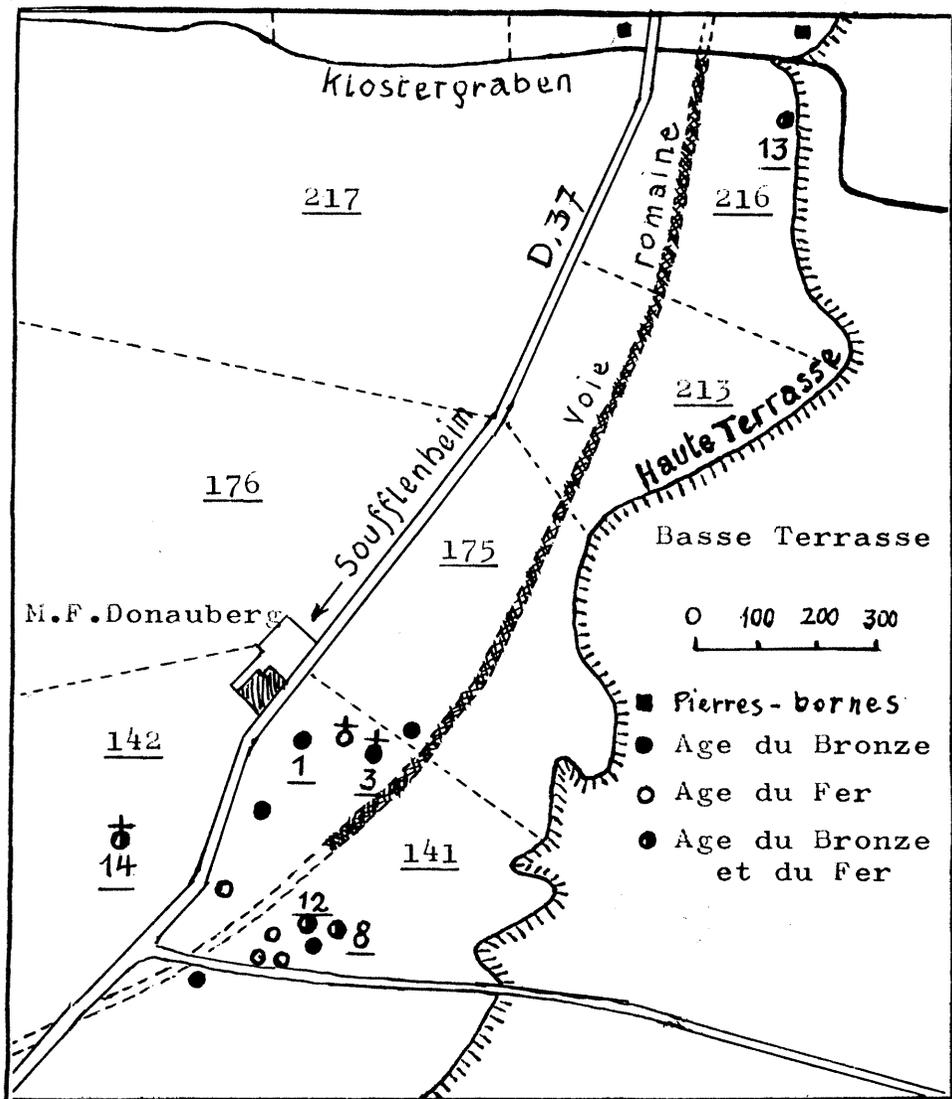
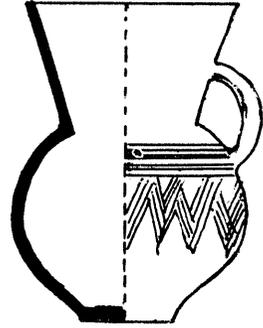
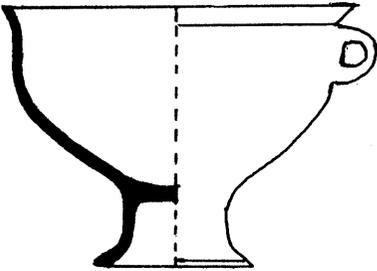


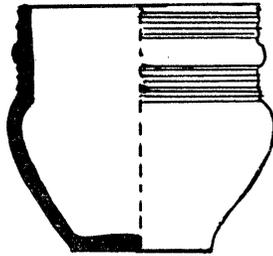
Fig. 1 - Terraces du Donauberg



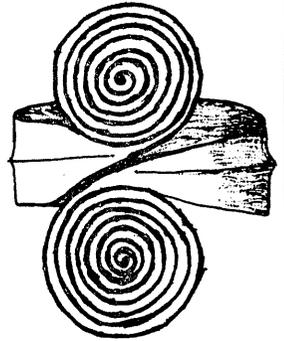
*Tumulus 1*



*Tumulus 3*



*Tumulus 8*



*Tumulus 13*

*Fig. 2 - Objets trouvés dans les tertres du Donauberg*

## 13. La poterie gallo-romaine en Basse-Alsace

Le monde romain a connu des types de céramique variés. Cependant la très grande partie est représentée par la céramique sigillée. Qu'est-ce que la "sigillée"? C'est une céramique dont les caractéristiques résident essentiellement dans la qualité d'une belle pâte affinée allant de l'orange foncé au rouge cerise, ainsi que dans son engobe, cette sorte de vernis brillant, mince, inhérent à la pâte, dur, résultat d'un bain dans un jus d'argile extrêmement affiné à la suite de plusieurs opérations de décantation.

L'appellation "sigillée" vient du mot latin "sigilla" qui veut dire tampon ou poinçon, qui a été employé pour faire les figures à l'intérieur des formes à mouler ces poteries. Mais il ne faut pas oublier que la plus grande partie de la sigillée est entièrement lisse, ne comportant aucun décor en relief. C'est donc par extension que le terme sigillée englobe à la fois les produits lisses et les produits ornés.

Quel intérêt offre donc l'étude de la sigillée pour qu'on s'y arrête tellement? Ce sont avant tout ses solides atouts chronologiques. En effet, à côté des inscriptions datables, les variations des formes, les variations et l'évolution successives des décors et dans les estampiles des potiers nous trouvons des renseignements absolument sûrs. Ainsi, bien que nos connaissances soient encore loin d'être parfaites, il a déjà été possible de dater de nombreux sites de fabrication. Pour la Basse-Alsace on a pu dater les sites de fabrication suivants :

- |                              |                             |
|------------------------------|-----------------------------|
| 1. HEILIGENBERG              | entre 85 et 160 apr. J.-C.  |
| 2. ITTENWILLER               | entre 102 et 130 apr. J.-C. |
| 3. ALTENSTADT-CONCORDIA      | entre 140 et 150 apr. J.-C. |
| 4. SCHILTIGHEIM-ARGENTORATUM | entre 150 et 160 apr. J.-C. |

Par suite des recherches faites par R. FORRER en 1911, on a pu reconstituer l'ancienne topographie du site de HEILIGENBERG. On a réussi à mettre au jour les restes de chemins antiques pavés, des murailles ayant servi de soubassement à des constructions en pierres de taille et les fours mêmes qui servaient à la cuisson des tuiles, des briques et des poteries. Ces fours étaient de formes et dimensions variées ; on en a pu reconnaître une douzaine dont quatre étaient réunis autour d'un atelier vers où se dirigeait un chemin pavé.

Dans le voisinage immédiat des fours, on a constaté l'existence de carrières d'où était tiré l'argile et la sanguine nécessaire. L'argile utilisée n'était pas une argile réfractaire, comme celle employée à SOUFFLENHEIM, mais bien un lehm assez gras, affiné par décantation. En outre on découvrit d'importants amas de débris formés par les rebuts de fabrication que les ouvriers jetaient non loin des fours.

Parmi les milliers de tessons qui ont été recueillis, on a trouvé des moules pour les vases présentant des ornements en relief, et grâce à ces trouvailles beaucoup

de détails techniques concernant la fabrication des poteries anciennes ont pu être élucidés. Nous savons maintenant comment étaient composés les pâtes, comment étaient disposés et raccordés les tuyaux de chauffage à l'intérieur des fours, nous connaissons la manière dont, grâce à des bouchons de terre, on réglait l'air et la température, enfin, la façon dont au moyen de supports en terre rapidement façonnés à la main, étaient empilées et superposées les pièces dans les fours.

Des tessons en poterie ordinaire prouvent que les ouvriers se servaient pour leur usage personnel de vaisselle en terre commune non sigillée. Malgré les déformations provoquées dans les pièces de rebut par un feu trop violent, la matière première n'étant pas très réfractaire, on a pu reconstituer les formes des différentes poteries fabriquées à HEILIGENBERG, et on a obtenu ainsi des assiettes, des plats, des tasses, des coupes, des gobelets et des vases de formes très variées. Les marques d'ouvriers nous révèlent une centaine de noms différents.

Par le style des lettres et par la position dans laquelle on a trouvé les tessons signés il a été possible de classer ces potiers pas époques, et on a pu observer qu'à l'origine de la fabrication ce sont surtout des ouvriers romains ou à noms romains qui y étaient occupés, et que plus tard, le nombre des ouvriers indigènes à noms gaulois, s'accroît singulièrement, ce qui semblerait prouver que le personnel romain de l'origine était peu à peu remplacé par un personnel choisi dans les environs mêmes de l'atelier.

Les artistes qui ont modelé les vases à ornements en relief ont naturellement pour nous, un intérêt tout spécial. Nous apprenons à connaître les maîtres tels que CIRIUNA, JANUS, VERECUNDUS, BELSUS, FUTRAT, CERIALIS, REGINUS, FIRMUS, GEMELUS et d'autres encore qui ont, ou bien travaillé avec ces maîtres ou qui leur ont succédé.

Les origines de HEILIGENBERG remontent à l'époque néolithique, quelques milliers d'années avant les établissements romains. Les tessons romains, eux-mêmes, nous prouvent que ce n'est guère que vers la fin du règne de DOMITIEN (81-96 ap. J.-C.) qu'à commencé à cet endroit la fabrication des poteries en terra sigillata. JULIUS RESPECTUS semble avoir été le premier de ces potiers qui se sont établis dans la vallée de la Bruche ; FUTRAT et JANUS sont les premiers maîtres qui y ont introduit le décor en relief, et ils ont su donner à cette fabrication un tel essor que bientôt leurs produits firent une concurrence aux fabriques similaires établies en GAULE et en BELGIQUE.

Ce succès obtenu par l'établissement de HEILIGENBERG y attira d'autres potiers et ce fut à un tel point que la concurrence y devint bientôt trop forte et qu'une partie des ouvriers s'établit à RHEINZABERN, dans le Palatinat, où nous retrouvons leurs noms. Ce nouveau centre de fabrication se développa, à son tour, considérablement et comme il se trouvait par sa proximité de MAYENCE et d'autres points importants occupés le long du LIMES par les armées romaines, des débouchés avantageux, il supplanta les ateliers de Heiligenberg qui disparurent dans la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.

Le deuxième centre important de fabrication en Basse-Alsace était ITTENWILLER. Cet endroit nous a fourni outre un grand nombre de tessons finement ornés

une quarantaine de noms de potiers différents. La fabrique d'Ittenwiller paraît avoir déjà été abandonnée vers l'an 130, sans doute par suite de la concurrence que lui faisait Heiligenberg et surtout Rheinzabern.

A la liste des sites d'ateliers de poterie sigillée en Basse-Alsace il faut ajouter la station gallo-romaine de l'EISENBAECHEL, près de SCHIRRHOFFEN, qui s'illustre tout spécialement par sa poterie à couverte "métallescente" ou "à reflets métalliques". Toutes les céramiques métallescentes sont engobées. Plus précisément, nous avons pu observer sur un même vase des parties métallescentes et d'autres simplement engobées. Cette métallescence de la couche superficielle de l'engobe semble donc être obtenue au moment de la cuisson. C'est en effet la cuisson qui était déterminante pour l'obtention de surfaces métallescentes. Toutefois, une remarque importante s'impose : les céramiques métallescentes furent aussi bien réussies en atmosphère réductrice qu'en atmosphère oxydante.

On avait d'abord pensé qu'il s'agissait d'une constitution cristalline de la surface produisant un réseau optique. Or, aucune frange d'interférence n'est observable, ce qui conduit à repousser cette hypothèse.

Une autre explication, que les archéologues n'ont pas encore envisagée, consisterait dans le fait d'introduire dans les fours, vers la fin de la cuisson, une certaine quantité de sel, qui en s'évaporant se dépose sur les parties des parois des poteries qui sont le plus exposées au tirage et aux flammes, ce qui expliquerait aussi le fait que certaines parties seulement des poteries sont métallisées. Il s'agit en l'occurrence de la même technique qu'utilisent les potiers de BETSCHDORF.

Les artisans potiers du III<sup>e</sup> siècle portèrent cette technique à un degré de perfection tel qu'ils purent produire des terres cuites à reflets métalliques en grande série, atteignant ainsi le niveau d'une industrie. Comme l'obtention de surfaces métallescentes demandait une température plus élevée que celle nécessaire à la cuisson des sigillées, souvent très proche du grésage, la terre de SOUF-FLENHEIM se prêta fort bien à cette tâche.

Les potiers gaulois de la Tène ne connaissaient pas cette technique et durant le 1<sup>er</sup> siècle de notre ère nous ne rencontrons pas encore de poterie métallescente. Il est probable qu'elle fut découverte par les potiers gallo-romains au hasard d'accidents de cuisson et ce n'est que progressivement qu'ils réussirent à développer ce type de vases au cours du III<sup>e</sup> siècle. Nous pouvons alors nous interroger sur les raisons qui favorisèrent l'essor de cette céramique au détriment de la sigillée. S'agit-il de considérations avant tout techniques, économiques ou esthétiques ? Nous pensons aux premières plutôt qu'aux deux autres. Au III<sup>e</sup> siècle, la sigillée paraît avoir disparu des circuits commerciaux, alors que la vogue de la métallescence connaît son apogée. La sigillée, qui durant plus de deux siècles inonda la Gaule, fut naguère considérée comme la céramique de luxe par excellence. Si nous la comparons à certaines productions métallescentes, cette présentation paraît un peu abusive. Il est évidemment difficile de distinguer entre art et industrie en matière céramique, néanmoins force est de constater que la valeur artistique de certains vases à couverte métallescente est sans conteste supérieure à celle des plus belles sigillées. La technique de la couverte

métallescente apparaît donc comme essentiellement gallo-romaine, et les prouesses artisanales qui ont présidé à l'élaboration de ces vases, leur beauté, auront encore longtemps de quoi émerveiller.

Ce qui est dit sur ce dernier aspect est transposable aux poteries du site gallo-romain de l'EISENBAECHEL. Les tessons qu'on a pu trouver presque en surface sont confectionnés en une argile cuisant blanc-jaunâtre, c'est-à-dire en les mêmes argiles qu'utilisent les potiers de SOUFFLENHEIM d'aujourd'hui. Mais leurs devanciers faisaient des prouesses de tournage que les potiers actuels n'arrivent plus à exécuter. On tournait des vases, souvent très grands, avec des parois qui ne dépassaient pas les 3 à 4 mm d'épaisseur. Il est vrai, cette virtuosité n'était obtenue que grâce à un affinage des terres plus poussé et à la suite d'un pourrisage de plusieurs années, sinon plus.

Cette fabrication proche de SOUFFLENHEIM a duré pendant plus de deux siècles, de 160 à 380 environ ap. J.-C., date à laquelle le site a été abandonné, au profit d'invasisseurs d'outre-Rhin, les ALAMANS.

Le site de l'EISENBAECHEL étant probablement un des seuls en Alsace ayant produit de la poterie métallescente, il serait souhaitable que des fouilles méthodiques soient entreprises, afin de pouvoir étudier plus à fond le problème de cette céramique extraordinaire.

## 14. La poterie mérovingienne et carolingienne à Soufflenheim

Lorsque les Romains quittèrent notre pays en l'an 405 ap. J.-C., à la suite des invasions germaniques, le sol fut occupé à nouveau à la fin du Ve siècle par les MEROVINGIENS et CAROLINGIENS, des peuples FRANCS, dont le règne aura duré environ 400 ans.

Les trouvailles de cette époque furent faites soit dans des tombes réunies en nécropoles, soit disséminées sur de plus grandes surfaces. Les agglomérations de la plaine du Rhin surtout étaient riches en sépultures et on peut mentionner pour notre région les villages de FORSTFELD, KAUFFENHEIM, ROUNTZENHEIM, HERRLISHEIM et GAMBSHEIM.

Dans ces tombes les hommes reposent munis de leurs armes comme l'épée, la lance, le bouclier, la hache ; en plus ils portaient des ceinturons en cuir richement décorés d'armatures en métal précieux. Les femmes ont encore leurs bijoux : des boucles d'oreilles en or, en argent ou en bronze, des torques, des colliers, des bracelets, des bagues et des fibules ornées de pierreries en couleur. C'est le style caractéristique de cette époque qui a encore quelques affinités avec le style romain.

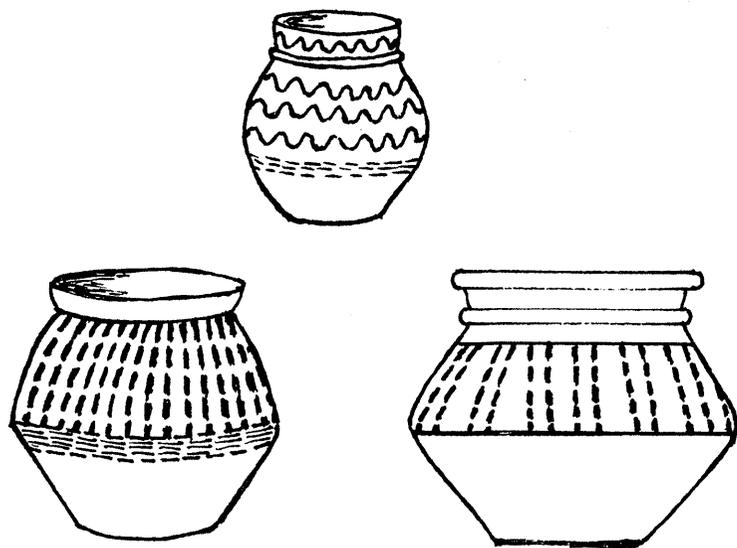
Dans chaque tombe sont posées des poteries en terre cuite, récipients qui contenaient le dernier repas du mort ou bien la nourriture pour l'au-delà, car ces hommes croyaient à la survie après la mort terrestre.

En Alsace les trouvailles de leurs prédécesseurs, les ALAMANS, sont relativement rares et nulles sur le terrain de SOUFFLENHEIM.

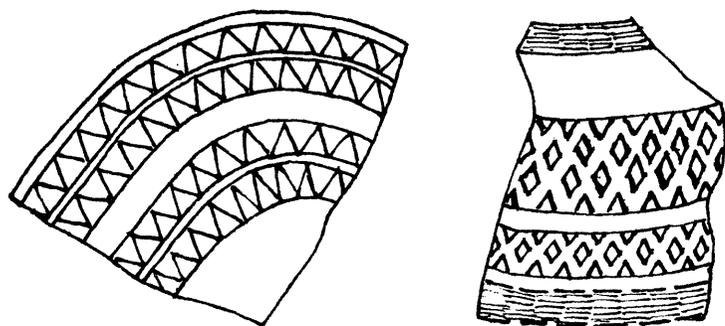
Par contre les Mérovingiens et les Carolingiens nous ont laissé des tessons de poteries de fabrication locale. Elles sont de bonne qualité, bien tournées et bien cuites, sans enduit ni couverture et munies d'un décor vers le haut des vases incisé se composant de traits ondulés, ainsi que de motifs géométriques ou bien souvent de petits motifs verticaux, horizontaux ou ronds, en petits traits, appliqués dans la pâte encore molle. Les poteries de l'époque carolingienne sont décorés de motifs en zigzag ou de petits losanges tamponnés. D'après des tessons trouvés dans le canton forestier appelé "Kurzgeländ" à la sortie sud du village, cet artisanat était déjà florissant ; il peut être considéré comme la devancière des fabricants de la poterie bleuie (Blauhafner), très répandue au XIIIe siècle.

Du XIIIe siècle datent les premières poteries vernissées, introduites en Alsace par un potier de SELESTAT en 1283, dont le nom ne nous est pas parvenu. Le vernis, une glaçure plombifère, n'était appliqué que sur la partie intérieure du récipient et précisément dans les parages de SOUFFLENHEIM on a trouvé de cette poterie, dont la glaçure est de jaune-olive ou de brun-foncé. Le tesson est de couleur blanc-jaunâtre, donc fabriqué dans la matière première locale. C'est la poterie type du XIIIe et du XIVE siècle.

Le village de SOUFFLENHEIM mérite donc bien le vocable de "CITE DES POTIERS", car le métier y a été pratiqué sans interruption depuis l'époque franque jusqu'à nos jours, soit pendant plus de 1.400 ans.



POTERIES MEROVINGIENNES



TESSONS DE POTERIES CAROLINGIENNES

## 15. Les potiers de terre de Haguenau du XIII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle

Dès que l'homme sut confectionner des récipients en terre, le sous-sol de la forêt de Haguenau lui en fournit la matière première ; et au XX<sup>e</sup> siècle les potiers de SOUFFLENHEIM et de BETSCHDORF en exploitent encore toujours les réserves presque inépuisables. Notre propos n'est pas de retracer ici l'évolution de la poterie de l'époque néolithique à nos jours dans la région de Haguenau ; nous nous bornerons à l'histoire des potiers de terre à Haguenau même d'après les documents des Archives Municipales de cette ville.

### I. L'ORGANISATION DU METIER

A. - Les potiers font partie de la tribu des maçons. Malgré l'absence de documents écrits, nous pouvons tenir pour très probable que les potiers exerçaient leur art à Haguenau dès le XIII<sup>e</sup> siècle, et nous croyons pouvoir admettre que le vase rempli de monnaies trouvé en 1880, est un produit de l'artisanat local. Comme le trésor fut enfoui vers 1235-1240, nous sommes en mesure de dater la poterie qui le contenait.

Le premier nom de potier nous est fourni au XIV<sup>e</sup> siècle par le registre des fondations de la paroisse SAINT-GEORCESS ; RUDEGERUS de SOUFFLENHEIM, le potier, et sa femme Gertrude y figurent parmi les donateurs. A cette époque les artisans de Haguenau se groupèrent d'abord en 17, puis en 21 tribus de métiers (Zünfte). L'une d'elle était la tribu des maçons ; c'est à celle-ci que les potiers se rattachaient et c'est parmi les maçons et les charrons que nous trouvons des potiers dans les listes de 1423, 1441, 1450, 1481 et 1504. Comme les autres artisans, les potiers étaient soumis au "Zunftmeister" et aux règlements des tribus ; ils avaient le cas échéant, à défendre la ville contre le feu et contre les ennemis de l'extérieur, prenaient part aux élections des membres du Conseil de la Ville et pouvaient accéder aux plus hautes charges de la cité. Mais leur position sociale n'était sans doute pas assez forte pour y aspirer pratiquement ; car nous n'avons, jusqu'à présent du moins, relevé aucun nom de potier ni parmi les conseillers, ni à plus forte raison parmi les maréchaux et les échevins.

B. - La tribu des potiers. - Durant le XVIII<sup>e</sup> siècle la Ville connut une nouvelle floraison. C'est alors que les potiers s'estimèrent assez nombreux pour se constituer en tribu autonome : ils étaient environ une dizaine. Le 17 mars 1745 le Conseil de Haguenau, appelé aussi le "Magistrat", approuva la désunion et séparation de la tribu des potiers avec celle des maçons, charrons, tuiliers et couvreurs et leur octroya des statuts. A partir de 1745 les potiers élaient chaque année leur maître (Zunftmeister) le dimanche de la Trinité. Les potiers possédaient leur sceau que nous ne connaissons pas. Mais nous connaissons celui de la tribu des maçons, charrons et potiers, antérieur à 1745, et il est probable que la jeune tribu reprit comme emblème le vase à trois pieds qui y figurait.

C. - Les compagnons potiers jouissaient de statuts propres que le Conseil de la Ville trouva "conformes à l'ancien usage".

D. - Le lieu de réunion (Zunftstube). - Au Moyen Age les potiers se réunissaient avec les maçons ; après la guerre de Trente ans ils s'installèrent près de la Douane.

## II. LES MATIERES PREMIERES

A. - La terre à potier. - Aucun document du Moyen Age ne nous renseigne sur les carrières où les potiers de Haguenau puisaient leur terre. Ils devaient certainement le faire aux abords immédiats de la ville.

Au XVIIe siècle ils en cherchaient à Marienthal, après avoir conclu un accord en 1618 avec les Jésuites qui desservaient le pèlerinage depuis 1617.

B. - Le bois. - La grande charte émise par l'empereur Frédéric 1er BARBEROUSSE en 1164 avait concédé aux habitants de Haguenau le droit de prendre en forêt le bois nécessaire à la construction et au chauffage. Mais peu à peu ces droits d'usage furent réglementés. Ainsi l'accord conclu en 1435 entre le comte palatin LOUIS, grand-bailli de Haguenau de 1437 à 1449, et la ville prévoyait que les potiers de HAGUENAU et de SOUFFLENHEIM pourraient enlever pour leur usage les souches de pin, même de chênes, et autres déchets des coupes. A ce sujet il est intéressant de noter que des tourneurs sur bois de SOUFFLENHEIM recevaient du grand-bailliage du bois d'érable pour en faire des tasses, cruches, assiettes, soupières, plats à pâte. Après la création de la Maîtrise des Eaux et Forêts en 1694, les potiers durent acheter leur bois ; car les chablis étaient insuffisants pour chauffer leurs fours.

## III. LES PRODUITS FABRIQUES

A. - La poterie. - L'échevin et poète hagenovien, Conrad DANKROTZHEIM, auteur connu du "Nambuch", composa en 1431 un poème de plus de cinq cents vers, dans lequel il énuméra tout ce qu'un jeune homme de bonne famille devait offrir à sa fiancée pour avoir un ménage complet. Il y parle aussi de la vaisselle : pots, couvercles, cruches et cruchons, poêles vernissées, moules verts à bateaux, terrines à fromage, écuelles, assiettes et plats, cruches à vinaigre, vases de nuit et autres ustensiles. Les potiers de Haguenau fabriquaient certainement tout cela et connaissaient aussi la glaçure inventée en 1283, par un potier de SELESTAT. Mais aucun document de nos archives ne nous renseigne sur la production de cette poterie courante, qui ne devait guère différer de celle que sortaient les autres ateliers du pays et que nous connaissons encore de nos jours comme "poterie de Soufflenheim".

B. - Les poêles. - Nous sommes beaucoup mieux renseignés sur la fabrication et le montage de carreaux de poêles, qui étaient également du ressort des potiers de terre. Dès 1357 on en faisait à Zürich et à Haguenau, les poêles apparaissent dans les comptes de l'Oeuvre Saint-Georges à partir de 1440.

Durant les XVe et XVIe siècles, les potiers fournirent et montèrent ces appareils de chauffage à l'Ecole latine, à l'Ecole allemande, dans les différentes maisons et les salles de bain appartenant à l'Oeuvre Saint-Georges et à l'Hôpital, et les réparèrent fréquemment.

Vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, les potiers perfectionnèrent leur art : les carreaux de poêle, de couleur noire et brune, furent décorés de scènes bibliques ou de groupes allégoriques et de personnages. Certains poêles comportaient une partie inférieure en fonte et un étage supérieur en carreaux de céramique.

#### IV. LA VENTE

A. - La vente sur place. - A l'origine, les marchés instaurés par la charte de Frédéric de BARBEROUSE en 1164, se tenaient sur la place "Uff der Trencken" (près des abreuvoirs), dite aujourd'hui "Place d'armes". Il est très probable que les potiers de Haguenau y exposaient également leur marchandise. Mais après l'acquisition de la chapelle palatine par la ville, vers 1470, une partie du marché fut transféré sur la place devant cette chapelle. Dès le début du XVI<sup>e</sup> siècle, les potiers avaient loué une partie de la cave sous les anciens appartements impériaux, et un règlement municipal de 1548 leur imposa de se tenir "sous la Burg près de l'escalier".

Quand, en 1626, la chapelle de la Burg passa aux Jésuites, les potiers durent s'installer près de l'église des Cordeliers ; ils y élevèrent six boutiques pour exposer leurs produits. Mais en 1735-1736 les neuf potiers s'y trouvèrent à l'étroit et demandèrent au Conseil de leur assigner un autre emplacement. Après quelques discussions, ils obtinrent le droit de s'établir au Marché-aux-Grains (aujourd'hui Place de la République).

B. - Importation et exportation. - Les potiers étrangers à Haguenau (ceux de Soufflenheim et de Betschdorf) vendaient également leurs produits dans cette ville. En 1752 leurs collègues de Haguenau voulurent faire interdire complètement cette importation. Le Conseil de la ville ne les écouta point et les étrangers continuèrent à importer leurs marchandises, soumises toutefois à une taxe.

#### V. LE NOMBRE DE POTIERS DE HAGUENAU

Les sources nous renseignent sur le nombre de potiers de Haguenau à partir de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et nous fournissent les statistiques suivantes :

XVII <sup>e</sup> siècle :	6 maîtres-potiers
1736	9 maîtres-potiers
1760	9 maîtres-potiers et une veuve
1786	8 maîtres-potiers
1799	7 maîtres-potiers
1802	11 maîtres-potiers
1819	7 maîtres-potiers
1836	3 maîtres-potiers
1846	1 maître-potier
1851	1 maître-potier

Le dernier potier de terre de Haguenau, François-Joseph, dit Antoine WERLE, mourut à l'âge de 63 ans le 16 février 1852.

Source : A.M. BURG dans *ARTISANS et OUVRIERS de France*, 1965

## 16. Céramiques populaires alsaciennes

La toponymie, l'étude des lieux-dits, des parcelles, des noms de rues et surtout celle des noms de famille, nous ont réservé maintes surprises. Si, au cours des générations, nos parents et nos grands parents ont ignoré la présence de poteries dans leur village ou ville, nous pouvons affirmer aujourd'hui, même sans avoir fait des études étymologiques ou toponymiques, que cette branche de l'artisanat était représentée dans beaucoup de bourgs et de villages de notre province.

La présence d'une "rue des potiers" ou d'une "rue des tuiles" est une preuve tangible de l'activité de ces artisans dans les siècles passés. Le fait d'être reléguées à la périphérie des villages ou des bourgs nous ferait peut-être croire que lors de l'agrandissement progressif des agglomérations, on a voulu baptiser une rue d'après les potiers ou les tuiliers pour honorer la mémoire d'un artisanat disparu. On oublie le plus souvent qu'autrefois les potiers, vu les dangers d'incendies, étaient obligés d'habiter et de construire leurs fours au-delà de l'enceinte fortifiée des bourgs, collés à ces derniers, ou à la périphérie des villages non fortifiés pour éviter les incendies. C'est ce qui explique la présence des rues des potiers ou tuiliers dans les faubourgs actuels.

Dans de nombreuses localités d'Alsace, même celles où personne n'aurait jamais soupçonné la présence de potiers, on trouvait une "Hafnergasse" ou rue des potiers, ou une parcelle nommée "in der Lehmgrub". La terre plastique de ces denières servait aux potiers et aux tuiliers à fabriquer leurs poteries, leurs tuiles, leurs briques et leurs carreaux de revêtement.

L'étude des noms de famille dont la formation et l'origine remontent en général au XIII<sup>e</sup> siècle est très explicite de son côté. Pour ceux qui portent des noms de famille tels que Hafner, Töpfer, Häfele, Krug, Kachler, Ziegler . . ., l'origine de leur nom de famille ne pose guère de problème. Tous ces noms de famille remontent donc à l'époque où l'on désignait les gens par un prénom avec l'addition d'un qualificatif ayant rapport avec leur métier, une particularité de leur aspect physique ou marquant un trait spécifique de leur caractère. Nous trouvons encore toujours dans nos régions des désignations de familles entières "s'Hafnerjakobs" ou "s'Ziegelfranze", c'est-à-dire, la famille de Jacques le Potier ou de François le Tuilier.

Les poteries qu'on appelle couramment de "SOUFFLENHEIM" sont loin d'être originaires toutes de cette localité. Depuis le Haut-Moyen-Age on a fabriqué de la poterie de terre cuite vernissée ou non, vernissée intérieurement seulement ou partiellement.

Les Annales de Colmar nous apprennent que la glaçure a été employée la première fois par un potier de Sélestat à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et cela en 1283. Peu de documents nous sont parvenus au sujet de ces articles de poterie, à l'exception des poteries rares de nos musées et de tessons découverts lors des travaux de démolition et de terrassement et sur les champs labourés.

Le métier de potier a peu évolué dans son outillage de base et dans ses procédés de fabrication. Le pot à lait aux formes si élégantes et au galbe si bien proportionné existait déjà sous cette forme à l'issue du Moyen-Age et les autres récipients n'ont pas changé beaucoup leur forme au cours des siècles.

De puissants règlements protégeaient jadis l'exploitation des carrières d'argile, mais également la vente des produits. Dans beaucoup de bourgs les foires aux poteries ou "Häfelemarik" étaient étroitement réglementées tant en ce qui concerne leur nombre, que leurs dates. Des conflits naissaient entre les potiers autochtones de certaines villes et ceux d'autres municipalités. Les potiers étaient d'autre part groupés en corporations, soit avec les maçons, soit avec les poêliers, les couvreurs, les tuiliers. Avec le temps les corporations se séparèrent et se rendirent indépendantes. Les ouvriers potiers changeaient souvent de patron, se mariaient avec des filles d'autres potiers et créaient des ateliers et parfois les mêmes noms de famille se retrouvaient dans d'autres centres.

A partir du XVIe siècle déjà la vente des poteries se faisait par marchands ambulants et cette tradition s'est maintenue à travers les siècles. Il y a 15 ans on pouvait encore rencontrer sur les routes de Basse-Alsace le "Gschirrmann", le marchand de vaisselle et de poterie - avec son attelage à chevaux et sa voiture bâchée. Le marchand ambulant est resté et fait toujours le porte à porte de village en village, mais, après avoir abandonné l'atelage à chevaux, il s'est servi d'un tracteur pour aboutir vers les années 1965 à un camion. A Soufflenheim en particulier et dans beaucoup d'autres localités de notre province l'artisanat de la poterie remonte au Moyen-Age, après avoir été déjà florissant lors de la préhistoire.

L'art de la poterie vit un merveilleux essor au XVe siècle où les parois minces de ses élégants vases nous étonnent encore aujourd'hui. La fin du Moyen-Age et la renaissance virent se développer à partir de simples pots tournés, puis aplatés des "Napfkachle", les imposants poêles en terre cuite, d'abord en terre non vernissée, plus tard vernissés. On connaît de beaux spécimens de carreaux de poêle à niches, véritables travaux de potiers, exécutés au tour, coupés en deux et munis d'un cadre mouluré couvrant son ouverture.

La guerre de Trente Ans freina le développement de cet artisanat, surtout dans les gros villages de potiers et les bourgs non fortifiés et il a fallu une longue période de paix après le traité de Westphalie pour permettre à des potiers de s'installer de façon sédentaire et de créer des centres potiers. L'apogée fut atteint à la fin du XVIIe siècle et du XVIIIe siècle où les ateliers de poterie en Alsace furent nombreux. On en avait relevé plus de 150 pour la fin du XVIIIe siècle et cela rien que dans le Bas-Rhin.

Peu de gens à Obernai, à Hatten, à Sarre-Union ou à Pfaffenhoffen, et là je cite à tout hasard quelques noms, savent encore que dans leur localité, il y avait des potiers autrefois, et pourtant Hatten, Weyersheim, Diemeringen, Obernai, étaient parmi tant d'autres des centres potiers importants.

L'homme du néolithique avait déjà le souci de décorer les réipients qu'il façonnait et plusieurs moyens techniques lui aidaient à réaliser ce décor - entailles ou encoches au stylet en os ou au couteau en bronze - décor réalisé avec des estampilles ou du bois dur.

L'artisan en général, et dans notre cas en particulier le potier, n'avait pas seulement le souci de la belle forme, mais aussi celui de la beauté du décor, agréable à l'oeil.

Quand la pièce est séchée les potiers de terre la décorent. Tout d'abord ils la recouvrent avec une louche en terre d'une bouillie appelée "engobe de fond" (Grundengobe). C'est de la terre naturelle contenant des oxydes métalliques qui lui donnent sa couleur caractéristique.

Le "blanc-crème" est obtenu avec de la terre de "Riedseltz" blanche et contenant beaucoup d'oxyde d'étain. Le rouge-ocre ou ferrugineux est obtenu avec une terre spéciale des environs de Soufflenheim contenant de l'oxyde de fer ou avec le "rouge de Weiterswiller". La teinte brun-foncé, presque noir est obtenue avec addition d'oxyde de manganèse, le vert en ajoutant à la terre naturelle de l'oxyde de cuivre. Quand l'engobage du fond est réalisé et que la pièce engobée est sèche on procède au décor. On distingue le décor coulé au "barrolet" avec de l'engobe à décor moins fluide que l'engobe de fond. La pièce, tenue par le potier avec appui du coude sur la table ou sur le genou, est décorée de la même façon que le biscuit du pâtissier avec la douille et la crème au beurre. Cet instrument appelé "Malhorn", cochonnet ou barrolet en terre cuite, et porte pour l'écoulement une plume d'oie taillée dans le goulot.

Le barrolet permettait de tracer des fleurs, des animaux, des décorations végétales, florales, géométriques et le tracé avait un certain relief après la cuisson. Avec le barrolet on pouvait aussi porter des inscriptions sur les plats ou les pots. Les engobes de décor étaient de couleur blanc-crème, jaune-crème, ocre-jaune, ocre-brun, ou ocre-rouge, le vert, le brun ou le noir manganèse.

Les formes ou les destinations des poteries étaient nombreuses et variées. Les cruches ventrues servaient au transport et à la conservation des liquides. Dans cette catégorie nous avons les jarres, les pots à lait, les tonnelets. Nous avons alors des formes pansues avec pied à étrangement, cruches à pieds, soupières à pieds, etc. Certaines formes sont tronconiques ou cylindriques, je pense surtout aux barattes, aux tisinières, aux pots à lait de forme "crinoline". Il y a aussi la grande gamme des pièces combinées à fond plat comme les casiers à peigne, les bénitiers et les encriers. Les plats creux, souvent de très grandes dimensions, sont en général très décoratifs.

La cuisson des terres vernissées n'est pas longue, elle durait 36 heures, mais le remplissage du four demandait beaucoup d'habileté et de soins pour éviter des collages et accrochages. Alors qu'autrefois on pratiquait la cuisson au bois, aujourd'hui presque tous les potiers ont des fours à gaz permettant de réduire le temps de cuisson à 24 heures. La production en profite mais les amateurs préféraient les couleurs des pièces cuites au bois. C'est là que le mystère et la magie du feu intervenaient pour réserver des surprises au potier. La température atteignait au feu de bois 900 à 950° C. Le refroidissement devant être lent et régulier on prenait 4 à 5 jours pour le défournement.

Source : Georges KLEIN dans "Exposition à l'Ancienne Douane", 1973.

## 17. Les ateliers de céramique populaire dans le Bas-Rhin à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle 18<sup>e</sup>

Le sol argileux de la plaine et des collines d'Alsace a fourni depuis l'époque néolithique la matière première à une abondante production de céramiques et favorisé de la sorte l'établissement de nombreux potiers de terre. Qu'il soit permis de rappeler que parmi les rares fours à poterie connus de l'époque préhistorique, deux de l'époque de Hallstatt, ont été découverts dans notre région, l'un à Marlenheim en 1904, l'autre à Neewiller en 1923 et qu'à l'époque gallo-romaine, outre des ateliers de poterie ordinaire, deux grands centres de fabrication de terre sigillée se trouvaient à ITTENWILLER et à HEILIGENBERG.

Cette tradition céramique a continué durant l'époque carolingienne et tout le Moyen Age, en particulier à Strasbourg, dont le sol a fourni une quantité considérable, non seulement de poteries aux formes très diverses, mais aussi de carrelages, de carreaux de poêle et de jouets d'enfants en terre cuite.

Enfin la production de vaisselle populaire en terre émaillée a dû être considérable également durant les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> et en particulier au XVIII<sup>e</sup> siècle ; elle a dû comprendre dans une région, qui a vu un tel épanouissement de l'art populaire, de nombreuses pièces décorées, mais nous n'en connaissons que fort peu d'échantillons. Dans cette catégorie, la pièce la plus ancienne, des riches collections du Musée Alsacien de Strasbourg, est représentée par un plat de SOUFFLENHEIM, daté de 1773, donc d'une époque relativement récente.

La vaisselle en terre émaillée ordinaire, même décorée, a été par l'usage courant, particulièrement exposée à une destruction en grande quantité. Seuls des noms de potiers, fournis par des documents d'archives et l'existence d'une "rue des potiers" (Hafnergass) dans maintes petites villes d'Alsace, nous font entrevoir, que nous avons à faire à ces époques à une branche très répandue de l'artisanat.

Mais nous ne possédons jusqu'ici aucun renseignement d'ensemble qui nous permet, à une époque déterminée de nous documenter sur le nombre, l'importance et la répartition de ces ateliers, selon les localités. Les Archives Départementales du Bas-Rhin nous renseignent à ce sujet.

Le 7 Thermidor de l'an VII (1799), le Conseil des Mines de la République invite les administrateurs du département du Bas-Rhin à lui communiquer une liste exacte des ateliers de poterie de ce département, en indiquant le nom du propriétaire, l'espèce de vaisselle fabriquée, le lieu où l'on prend la terre à poterie et l'époque de l'établissement des ateliers. Les réponses des différents cantons, seuls ceux de Wissembourg et de Wolfskirchen n'ont pas fourni de renseignements, donnent l'aperçu suivant :

Barr	4 ateliers
Bütten	3 ateliers

Bischwiller	4 ateliers	
Dambach	1 atelier	
Diemeringen	1 atelier	
Epfig	1 atelier	
Erstein	3 ateliers	
Goersdorf	1 atelier	
Gunstett	1 atelier	
Haguenau	7 ateliers	
Hatten	11 ateliers	
Hochfelden	2 ateliers	
Hoerd	1 atelier	
Kertzfeld	1 atelier	
Leutenheim	4 ateliers	
Ingwiller	2 ateliers	
Marckolsheim	1 atelier	
Marmoutier	1 atelier	
Molsheim	3 ateliers	
Mutzig	1 atelier	
Niederbronn	1 atelier	
Oberbronn	5 ateliers	
Obernai	10 ateliers	
Pfaffenhoffen	2 ateliers	
Rosheim	1 atelier	
Saverne	11 ateliers	
Sélestat	2 ateliers	
Soufflenheim	9 ateliers :	Jean Thomen le Vieux, Jean Thomen le Jeune, Antoine Goetz, Frédéric Goetz, Michel Goetz, Georges Hördt, Michel Thomen, Joseph Thomen, Michel Voegele
Strasbourg	25 ateliers	
Villé	4 ateliers	
Walck	2 ateliers	
Wasselonne	4 ateliers	
Westhoffen	1 atelier	
Weyersheim	4 ateliers	
Woerth	2 ateliers	

Cette liste en apparence aride, nous fournit un grand nombre de renseignements instructifs. Première constatation : Après la disparition de la célèbre manufacture de faïence et de porcelaine de Strasbourg, qui durant trois générations de la famille des HANNONG, de 1720 à 1780, avait porté cette industrie à une renommée mondiale, il n'y a plus qu'une seule faïencerie dans le Bas-Rhin, celle de Haguenau, appartenant au Sieur ROZE et fondée par celui-ci en 1776 ; elle existait encore en 1826.

Par contre les ateliers de céramique populaire, en terre émaillée, sont en très grand nombre. On n'en compte pas moins de 135, se répartissant sur 34 localités, chiffres inférieurs à la réalité, car il y manque ceux du canton de Wis-

sembourg, dans lequel nous savons, par d'autres documents, qu'il s'y trouvait plusieurs poteries et en particulier celles d'Oberbetschdorf, qui existaient déjà au début du XVIIIe siècle et fabriquaient des grès.

Si nous admettons dans ce canton au moins 4 localités de potiers et à Oberbetschdorf 8 - 10 ateliers, nous pouvons estimer l'ensemble des ateliers du Bas-Rhin à environ 150, se répartissant sur 38 communes. C'est un artisanat important dont nous avons à nous occuper, la poterie en terre émaillée présente à la fin du XVIIIe siècle un état florissant dans notre région. Le fait le plus frappant est le grand nombre d'ateliers à HATTEN, groupement plus important à cette époque que celui de SOUFFLENHEIM, et qui de ce fait a dû former un vrai village de potiers. Son déclin dans la suite en est d'autant plus curieux, il a eu lieu au profit de SOUFFLENHEIM, qui est resté jusqu'aujourd'hui le grand centre de la poterie en Alsace.

Un autre centre important a été la petite ville d'OBERNAL, avec 10 ateliers, dont les produits, vu l'état florissant de l'art populaire du vignoble, a dû avoir un caractère particulier, aussi bien par ses formes que par ses décors, que l'on aimerait pouvoir identifier.

Enfin HAGUENAU avec 7, SAVERNE avec 11 et STRASBOURG avec 25 ateliers montrent le rôle, que la poterie de terre jouait dans l'artisanat des villes plus importantes.

Que nous reste-t-il de cette importante production du XVIIIe siècle ? A peu près rien, ce qui est fort regrettable pour une région qui a vu un tel épanouissement de l'art populaire. Même dans la vaisselle d'usage courant, les pièces décorées devaient être nombreuses. Elles comprenaient certainement une grande variété de formes : soupières, plats, assiettes, égouttoirs à cuillère, casiers à peignes, bénitiers, etc . . .

Parmi les 450 poteries en terre émaillée que le Musée Alsacien a collectionnées durant les dernières années, il ne s'y trouve que quatre pièces de la fin du XVIIIe siècle ; trois plats datés de 1773, 1790 et 1799 et un bénitier de 1783.

On constate une concentration prononcée dans la partie Nord du Bas-Rhin, et en particulier au nord et à l'est de la Forêt de Haguenau, où aujourd'hui se trouvent encore les deux importants centres : SOUFFLENHEIM et OBERBETSCHDORF.

Un deuxième groupe d'ateliers se dessine très nettement dans des localités au pied des Vosges, de DAMBACH à SAVERNE, le long d'une voie commerciale très ancienne.

Ces deux zones fournissent en effet, d'une façon favorable les matières premières indispensables aux potiers, l'argile, et puis le bois, nécessaire en grande quantité au chauffage des fours. D'autres régions du Bas-Rhin offrent bien l'argile, mais sont trop éloignées des forêts pour l'approvisionnement facile en combustible.

Ainsi s'explique l'absence de potiers dans la région agricole très étendue, par exemple entre la Moder et la Bruche, et dans certaines parties de la plaine du Rhin, malgré les centaines de villages, qui s'y trouvent. Il en est de même

dans les vallées des Vosges (manque d'argile), à l'exception de VILLE, petite ville autrefois importante par sa situation sur la "route du sel" venant de Lorraine.

Cette enquête administrative qui nous a fourni les éléments de cette étude, a eu certainement aussi lieu dans le Haut-Rhin, et il est dommage que les réponses n'en soient plus conservées aux Archives Départementales de Colmar. Le Haut-Rhin a dû avoir une production céramique, toute aussi importante que le Bas-Rhin, en particulier dans les régions de COLMAR, ROUFFACH, GUEBWILLER et dans le Sundgau, qui sont en même temps connues par la production de beaux poêles en terre émaillée.

On peut admettre dans ce département un nombre analogue de potiers, ce qui nous donnerait pour l'ensemble du territoire d'Alsace, le chiffre considérable de environ 300 ateliers à la fin du XVIIIe siècle, éclatant témoignage de la vitalité artisanale de cette région.

Beaucoup de ces ateliers, en particulier ceux de SOUFFLENHEIM et OBERBETSCHDORF, qui sont encore aujourd'hui les grands centres de la céramique, ont eu leur développement entre 1830 et 1860 réalisant une belle production régionale, précisément à la veille du déclin d'autres branches d'art populaire.

Quelle a été l'évolution et finalement le sort de ces nombreux ateliers ? Durant toute la première moitié du XIXe siècle, une grande partie de ces poteries continuent leur activité. En 1852 Daubré signale encore 118 ateliers répartis sur 27 communes. HATTEN en possède à cette époque encore 6, SOUFFLENHEIM 38, OBERBETSCHDORF 27, BUETTEN 6, DIEMERINGEN 9, WASSELONNE 3, HOCHFELDEN 4.

Il y a donc d'une part diminution des ateliers isolés et concentration de la poterie dans trois grands centres :

SOUFFLENHEIM, OBERBETSCHDORF et DIEMERINGEN-BUETTEN.

En un demi-siècle le nombre des ateliers passe à SOUFFLENHEIM de 8 à 38, à OBERBETSCHDORF de 10 à 27 et à DIEMERINGEN de 1 à 9. Toute la première moitié du XIXe siècle est donc encore une belle époque de production de céramique populaire.

SOUFFLENHEIM et OBERBETSCHDORF sont restés aujourd'hui les centres de production céramique en Alsace. A SOUFFLENHEIM il y avait 43 ateliers en 1872 qui occupaient environ 600 personnes sur 2.900 habitants, 51 en 1891, 30 en 1914, 27 en 1937, 15 en 1948.

Il y a lieu de rappeler qu'à côté de la vaisselle d'usage, beaucoup de potiers d'Alsace ont fabriqué, comme spécialité, des poêles en terre émaillée et que certaines villes, comme Strasbourg, Colmar, Rouffach, Altkirch, sont justement renommées par leurs produits dans ce domaine.

Ce genre de chauffage a été dans notre région depuis la fin du XVe siècle le plus usité et la production en carreaux de poêle ornements a été considérable, surtout au XVIIIe siècle et jusque vers 1860, à quelle époque les HUGELIN et KROMER à Strasbourg en ont été les derniers fabricants.

Source : RIFF A. dans *ARTISANS ET PAYSANS DE FRANCE*, 1948.

## 18. Trois lièvres, trois oreilles et trois poissons en Alsace

Les symboles de la Sainte Trinité furent représentés au début de l'ère chrétienne par le triangle équilatéral. Sur les inscriptions chrétiennes de l'Afrique le triangle accompagné du monogramme du Christ servait souvent de symbole pour exprimer l'idée d'un seul Dieu en trois personnes. Le triangle équilatéral, avec l'oeil de Dieu au centre, réapparut de nouveau comme image de la Trinité après la Réforme. Nous découvrons encore de nos jours cet emblème sur le plafond de mainte église d'Alsace.

A côté de ce symbole, le Moyen Age a trouvé d'étranges motifs pour symboliser la Trinité, tels trois personnages accolés ou un torse à trois têtes ou un visage à trois nez. Vers la fin de cette époque apparaissent les trois bagues entrelacées, le triquètre à trois jambes, trois hommes courant se tenant par les cheveux ou par la nuque, trois aigles à tête unique, pour ne citer que les motifs les plus usités.

Le plus souvent nous rencontrons trois lièvres aux oreilles communes ou trois poissons à tête unique ou trois poissons entrelacés de manière à former une rosace dont les têtes et les queues sont les branches. L'Alsace aussi a fourni sa contribution à ce chapitre quelque peu étrange de l'iconographie. Il vaut la peine de réunir en une petite étude les exemples presque inconnus et de les examiner un peu de plus près.

### I. LES TROIS LIEVRES A OREILLES COMMUNES

L'histoire de l'art connaît des exemples, nombreux et disséminés dans tous les pays d'Europe, de trois lièvres réunis par leurs oreilles. A INGWILLER, dans l'église protestante, on voit sur une des clefs de voûte trois lièvres aux oreilles communes. Les lièvres sont disposés dans un cercle de telle sorte que l'oreille droite de l'un représente aussi l'oreille gauche de son voisin. L'ouvrage date de la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Le même sujet se retrouve sur la clef de voûte de la sacristie, ancienne salle du chapitre de l'église abbatiale Saints-Pierre-et-Paul de WISSEMBOURG.

A l'époque moderne, ce motif singulier tomba du domaine de l'église au niveau de l'artisanat et de l'art populaire. Les maîtres-potiers s'emparent du sujet pour en décorer des plats et des écuelles. La preuve nous est fournie par le petit recueil de dictons (*Spruchbüchlein*) des potiers de SOUFFLENHEIM et du potier strasbourgeois Chrétien-Frédéric-Kromer, daté de 1803. Le plat décoré des trois lièvres devait porter sur son bord la rime :

*Drey hassen und drey ohren  
Hatt keiner keins verlohren.*

Comme nous venons de le rappeler, les trois lièvres représentés dans les églises sont communément interprétés comme symbole de la Trinité. C'est certes le nombre de trois qui donna lieu à cette explication, et le petit triangle formé par les oreilles des lièvres. Il y a aussi l'interprétation lunaire. Que voit-on sur cette image ? Trois lièvres enfermés dans un cercle se précipitant dans une course effrénée sur une ligne circulaire. Les trois lièvres sont les représentants des phases les plus importantes de la lune, ils personnifient la lune croissante, la lune pleine et la lune décroissante. Ainsi le problème de nos lièvres est réduit à une représentation très ingénieuse d'un phénomène astronomique.

Ils sont interprétés aussi comme image du vieux culte du soleil, le lever, le coucher et le soleil méridien. Cette trinité dans l'unité est reproduite sous la forme d'une roue, et dans l'art comme visage de femme ayant trois jambes en guise de rayons.

## *II. LES TROIS POISSONS ENTRELACES*

Les trois poissons entrelacés forment un symbole analogue. S'ils se trouvent réunis par une tête unique sur le porche ou sur les murs d'une église, l'iconographie chrétienne y voit également un symbole de la Trinité. Cependant, quel que soit le sens que ce motif a pu prendre au cours des temps, son origine graphique remonte à l'antiquité. Nous le trouvons, en effet, sur une coupe en faïence égyptienne, datant d'environ 1.900 à 1.600 av. J.-C.

En Alsace on n'a trouvé aucun exemple de trois poissons à tête commune. Mais les trois poissons qui entrelacent leur corps de manière à former une rosace ont été un sujet très apprécié pour le décor de plats et d'écuelles. Nous les trouvons à côté des trois lièvres dans les dessins du maître-potier KROMER. Ici ils ressemblent à des chevesnes trapus avec de grosses têtes, tandis que sur un autre plat en terre émaillée, provenant de SOUFFLENHEIM et appartenant au Musée Alsacien, ils ont le corps effilé et la tête pointue comme des brochets. Ils sont dessinés en blanc sur fond noir. C'est un ouvrage du début du XIXe siècle.



TROIS LIEVRES A OREILLES COMMUNES

TROIS POISSONS ENTRELACES

Ce volume a été imprimé  
par l'Imprimerie MODERN ' GRAPHIC  
Jean-Claude BECK - 67620 SOUFFLENHEIM  
Dépôt légal 4e trimestre 1978

Imprimé en France